

20

CAHIERS METANOIA

1979

revue trimestrielle

SOMMAIRE

ÉDITORIAL

LE CORPS, LA CHAIR, L'ÂME, L'ESPRIT p. 3

COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LOGION 29 p. 7

RECHERCHES p. 21

BIBLIOGRAPHIE p. 33

INITIATION A LA GRAMMAIRE COPTE p. 37

POÉSIES p. 43

CAHIERS METANOIA

Rédaction • Administration
Mafsanne, 26200 Montélimar
Tél. (75) 90.30.44 Marsanne

Association déclarée, loi de 1901
CCP 6564-15 Lyon ASS Métanoïa

Le directeur de la publication :
Emile GILLABERT

Imprimé en France 12/79

Imprimerie du Crestois
26400 Crest

Dépôt légal n° 012/79

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association ci-joint et de le retourner aux *Cahiers Métanoïa* : Marsanne - 26200 Montélimar.

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? (log. 76).

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 cahiers de l'année. Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants indiqués ci-dessous :

— Cahiers 1975	120,00 F
— Cahiers 1976	120,00 F
— Cahiers 1977	120,00 F
— Cahiers 1978	120,00 F
— Cahiers 1979	120,00 F

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui, peut-être sans le savoir, les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un associé, nous adresserons, à titre de specimen gracieux, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

ÉDITORIAL

LE CORPS, LA CHAIR, L'ÂME, L'ESPRIT

Le logion 29 nous invite à approfondir les notions importantes : corps, chair, âme, esprit, et à étudier les interférences des unes par rapport aux autres. Au siècle de Jésus et tout au long de l'histoire, ces notions ont divisé les esprits et sont à l'origine de doctrines divergentes, voire antagonistes. Ainsi pour un platonicien ou un néoplatonicien, l'âme était divine et éternelle ; pour un chrétien, elle est créée par Dieu ; le gnostique la considérait comme mortelle à l'instar de tout le créé ; chez le Juif de la Bible, il y a lieu de distinguer des tendances diverses qui vont du refus de la survie et de l'éternité de l'âme chez les Sadducéens à son immortalité chez les Pharisiens et chez les Esséniens, etc. On sait que Saint Paul à Athènes s'attira les moqueries et les colibets des grecs pour leur avoir parlé de la résurrection de la chair.

Qu'a dit Jésus sur ce sujet essentiel ? Notre logion et d'autres nous apportent les clefs si nous voulons bien chercher, ne pas cesser de chercher. Il n'est pas indispensable, bien sûr, de connaître l'histoire religieuse des débuts du christianisme pour se livrer à l'action transformante de la Parole. Cependant, presque toujours, l'occidental est ainsi fait qu'il a besoin de comprendre avant d'expérimenter. Son défaut, c'est de croire trop souvent que la première étape se suffit à elle-même. A Métanoïa, l'étude ne saurait constituer qu'une étape préliminaire. Les éléments de comparaison ne sont réunis que pour mieux faire ressortir le caractère universel de l'enseignement de Jésus.

Cette précaution étant rappelée, il nous paraît important de donner un aperçu, à la lumière de l'enseignement de Jésus, des errements et des contradictions qui sont liés aux concepts de corps, de chair, d'âme, d'esprit. Ce n'est pas sans raison qu'une science récente est née, la psychanalyse, pour tenter de délier les nœuds de situations conflictuelles entre l'âme et le corps ; néanmoins peut-on envisager l'homme total sans donner à César ce qui est à César, à Dieu ce qui est à Dieu et à Jésus ce qui est à Jésus (log. 100) ?

Les lignes qui suivent sont le condensé d'études détaillées et de lectures diverses ; elles veulent dispenser le lecteur averti mais pressé de cheminements difficiles. Il n'en reste pas moins que le présent texte est trop long pour figurer entièrement dans le présent Cahier. La suite, et peut-être la fin, sera livrée dès le premier Cahier 1980.

La *psyché*, ou l'âme, est unie au *soma*, ou le corps, le temps de la vie terrestre. L'un interfère sur l'autre et vice versa suivant des réactions appelées psychosomatiques. Ensemble, ils ont une destinée, la destinée humaine.

Que deviennent l'âme et le corps dans la *perspective du salut* ? Que sont-ils par rapport à l'esprit (pneuma) ? Les religions et les philosophies ont voulu donner une réponse à ces questions essentielles, une réponse qui, souvent, marque la préoccupation de ménager une place à l'espoir et à la consolation. La métaphysique aussi - je devrais écrire d'abord - répond à la question. Seulement, comme elle met à sa juste place et l'âme et le corps, place qui n'est pas flatteuse pour l'ego, on ne l'interroge guère, on aurait même tendance à sourire de ses « élucubrations » d'un autre âge et d'un autre monde. Et pourtant, elle seule a qualité pour le faire car seule elle n'est pas juge et partie.

L'histoire de la nature, de la fonction et des rapports de l'âme et du corps est propre à chaque religion. Toutes elles ont établi leurs croyances, leur mythologie, leurs lois et leurs dogmes. Il n'est pas possible dans le cadre d'un article d'approfondir, ni même de passer en revue chacune d'elles. Je me propose d'étudier succinctement la place réservée au corps et à l'âme en rapport avec l'esprit ou pneuma, chez les grecs, chez les juifs, chez les chrétiens, pour finir par l'éclairage de la métaphysique traditionnelle qui est aussi celui qu'on trouve dans l'Évangile selon Thomas.

LES GRECS

Chez les grecs, l'âme est immortelle. Or, de l'union de l'âme immortelle avec le corps mortel, résulte tout d'abord un état de désordre et de souffrances, d'où la notion d'une matière antagoniste au Bien, laquelle est à l'origine de l'opposition de deux principes : l'un du Bien, l'autre du Mal. Cette notion, on la trouve déjà chez Platon. Elle est en germe dans le *Timée*, explicite, par contre, dans le *Théétète*. A Théodore, qui apprécie les propos pleins de sagesse du maître, Socrate répond : « Ah ! Théodore, il n'est pas possible que le mal s'abolisse, car il y aura toujours, nécessairement, quelque chose de contraire au bien ; et, comme le mal ne peut avoir son siège chez les dieux, c'est nécessairement dans la nature mortelle et dans le monde d'ici-bas qu'il circule sans cesse. On doit donc s'efforcer de s'enfuir, le plus vite possible, d'ici-bas là-haut ! Or, la fuite c'est de se rendre, dans la mesure de ses forces, semblable à la Divinité ». (*Théétète*, 176 a 4 - b 1).

La dualité du bien et du mal est très marquée dans le *Politique*. Elle revêt un aspect cyclique soumis à la loi de l'entropie : dans un premier cycle, le mouvement est guidé par la Divinité ; il correspond à une période heureuse pour l'humanité ; dans un second cycle, le monde se meut en sens inverse sous sa propre impulsion et il est marqué par une période mauvaise emplie de désordre cahotique, soumise à la dégénérescence finale et l'éclatement. C'est la fin du mauvais cycle et en même temps le début du nouveau car l'éclatement de l'ancien est la chance de la floraison du nouveau (*Politique* 269 - 273).

Ainsi donc, il y a chez Platon, d'un bout à l'autre de son œuvre, un principe constant, c'est celui du désordre inhérent à la matière, donc contraire au Bien. Il n'y a plus dès lors qu'à « s'efforcer de s'enfuir, le plus vite possible, d'ici-bas là-haut ». C'est la voie que suivra le mysticisme hellénistique, appelé aussi néoplatonisme et qui trouvera son couronnement en Plotin. L'Intelligible, qui est à l'origine de l'ordre cosmique, est accessible par la doctrine des Idées : on s'élève de degré en degré jusqu'à la vue de l'Un. La contemplation du Beau visible est une étape qui permet d'accéder au Beau invisible, c'est-à-dire à l'Idée. L'Un étant au sommet de la hiérarchie des Idées, la contemplation trouve son expression la plus haute dans l'Un (Ennéades II 9, 16).

Presque six siècles séparent Platon de Plotin et pourtant la pensée du second s'inscrit bien dans celle du grand philosophe. Lui aussi parle de l'itinéraire de l'âme sous la forme d'une chute, les âmes oublient leur Père : bien que parcelles venues de lui, elles l'ignorent et s'ignorent elles-mêmes. Ivres de leur indépendance, elles usent de leur apparente autonomie pour obéir à un mouvement centrifuge, tant et si bien qu'elles en arrivent à oublier leur origine. Bien plus, afin de mieux se distinguer, elles affirment leurs particularités (VI, 4, 4).

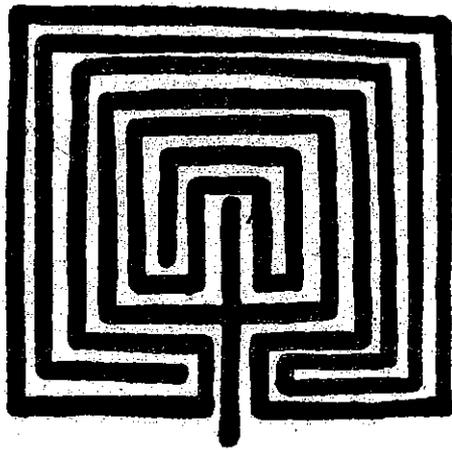
Comment quitter l'illusion ? En remontant du sensible et du divers à l'Intelligible et à l'Un. Alors que Platon situait la recherche dans le domaine des Idées, Plotin sort des cadres du rationalisme grec pour se livrer à l'expérience que nous pouvons appeler extase mystique. Après avoir parlé de son union au divin, il en arrive à s'interroger sur son retour dans le monde : « Mais, après ce repos dans l'être divin, redescendu de l'intelligence à la pensée réfléchie, je me demande comment j'opère actuellement cette descente et comment l'âme a jamais pu venir dans les corps, étant elle-même comme elle m'est apparue, bien qu'elle soit en un corps » (VI, 8, 1).

Plotin nous fait part ici de la chute, mais en terme d'expérience. Le sentiment de notre dualité essentielle le ramène au problème de la chute originelle.

Le monde de la matière n'est qu'illusion ; l'âme se mire dans son miroir séducteur. Le salut ne peut provenir que de la libération des servitudes d'ici-bas. En se référant aux études déjà parues dans les Cahiers, on voit que l'entreprise plotinienne offre plus d'un point commun avec la Gnose. Comment se fait-il que Plotin ait combattu la Gnose avec une âpreté particulière ? Percevait-il le danger que la Gnose faisait courir à la pensée hellénique et à la sienne propre ? Sur quels points portait l'accusation ? C'est ce que nous verrons en abordant le complexe corps - âme - esprit chez les gnostiques.

(Suite dans le prochain Cahier)





COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

ÉLOGION 29

JÉSUS A DIT :

SI LA CHAIR A ÉTÉ A CAUSE DE L'ESPRIT,

C'EST UNE MERVEILLE ;

MAIS SI L'ESPRIT A ÉTÉ A CAUSE DU CORPS,

C'EST UNE MERVEILLE DES MERVEILLES.

MAIS MOI, JE M'ÉMERVEILLE DE CECI :

COMMENT CETTE GRANDE RICHESSE

A HABITÉ CETTE PAUVRETÉ ;





La science (ou plutôt la science mal comprise) a fourni en son temps un grand nombre d'absurdités très peu scientifiques. La plus insensée, la plus spécieuse et la plus répandue est sans doute la conception matérialiste de l'esprit - de la conscience, de l'éveil - considérés comme des sous-produits de la matière : une sorte de phosphorescence ou radiation subtile que la matière fournirait quand elle devient, comme dans le cerveau humain, suffisamment complexe. Au commencement était la matière et au cours de son évolution elle devint incidemment consciente d'elle-même - disent-ils !

Mais qu'est donc un objet matériel selon les canons de la science ? C'est un ensemble de phénomènes, une suite d'apparences ou d'images que l'homme de science détermine en tournant autour de l'objet, l'étudiant sous divers angles et à diverses distances à l'aide d'instruments divers. Mais de quoi ces images sont-elles l'image ? Ce qui réside au centre de ce nid d'apparences, il ne l'aperçoit pas, et d'ailleurs ne peut pas l'apercevoir. Aussi proche soit-il, il en demeure trop éloigné, trop étranger.

Il possède pourtant deux indices sur ce qui est à l'intérieur. Le premier est que plus il s'approche de l'objet, plus celui-ci devient vide. Il parvient à des régions où tout ce qui demeure de cette chose apparemment solide est un espace traversé par des nœuds d'énergie. Le second est que lorsqu'il ose être attentif au point d'où il regarde et inspecte de l'intérieur ce morceau de matière très particulier qui est lui-même, il s'aperçoit qu'il est entièrement vide, une totale non-chose, consciente d'elle-même simplement en tant que cela. Telle est sa vue de lui-même à zéro millimètre, tout au moins s'il est suffisamment honnête et attentif, c'est-à-dire authentiquement scientifique.

Autrement dit, l'homme de science découvre que, étudié de tout près, le corps disparaît alors que l'esprit demeure. Les corps matériels sont des apparences ou des produits de la conscience, et prétendre que la conscience en est un dérivé est absurde. Aussi absurde que de faire dériver le projecteur de cinéma de l'activité des personnages sur l'écran alors qu'il s'agit de l'**inverse**. En d'autres termes, il ne peut exister une vue extérieure ou objective de la subjectivité ou de l'esprit : c'est un vécu intérieur qui peut être examiné seulement du dedans, en lui-même. Et examiné de la sorte, il se révèle être ce qui produit et contient d'innombrables caractéristiques (formes, couleurs, mouvements, sensations, idées, émotions, etc.). Quant à celles de ces manifestations périphériques qui donneraient naissance en leur centre à une conscience d'exister en fait, il est impossible de déceler la moindre preuve d'un processus de ce genre. Cette notion n'a simplement aucun sens. Il est strictement impensable que les choses, en tant que telles, puissent engendrer une conscience des choses.

Mystérieuse, bien sûr, demeure la manière dont ce Vide central peut créer les richesses qui apparaissent et disparaissent en son sein. C'est certainement une merveille qu'une si grande richesse puisse provenir d'une telle pauvreté. Pourtant c'est bien ainsi, c'est bien ainsi !

Mais si l'une de ses créations venait soudainement à se retourner et à créer son Créateur, alors, cela serait une merveille des merveilles ! Comme le dit Jésus dans ce splendide logion.

Douglas HARDING



La densité du logion 29 est prodigieuse : sept petits versets pour évoquer, préciser, magnifier la fonction et la grandeur de l'homme total dans une aventure qui « engage » l'esprit, la chair et le corps.

L'esprit, à l'origine de la chair, fait prendre conscience à la chair qu'elle est l'habitable de l'esprit : « Le Royaume est le dedans de vous ». Prise de conscience lente, souvent douloureuse au cours d'un processus jalonné de souffrances, de joies, d'affirmations, d'échecs, marqué par des projections nécessaires mais dangereuses et par des régressions inévitables et parfois suicidaires. La chair, ce complexe psycho-somatique, est destiné à mourir. L'esprit demeure. Cependant la chair peut rendre hommage à l'esprit avant de s'effacer dans la mort ; elle peut être de son vivant l'occasion, la manifestation de l'esprit - noblesse unique, d'autant plus extraordinaire que le complexe bio-psychologique est un instrument limité, donc imparfait, soumis à la maladie et à la mort.

Pourquoi Jésus associe-t-il tout d'abord la **chair** à l'esprit avant de déclarer que c'est une merveille et ensuite le **corps** à l'esprit avant de déclarer que c'est une merveille de merveille ? Le corps (soma) n'est jamais contraire à l'esprit (pneuma) ; il n'a pas la prétention de rivaliser avec l'esprit. Il est le serviteur plus ou moins habile, jamais subversif, de celui qui l'emploie. Or celui qui l'emploie, c'est le mental ou le psychique (la psyché). Et tous les désordres proviennent du fait que le mental ne connaît pas ses attributions. Le corps, lorsqu'il a faim, il mange, lorsqu'il a sommeil, il dort, lorsqu'il a des désirs, il cherche à les satisfaire ; le mental, en revanche, ne sait pas délimiter son territoire, d'où les conflits de toutes sortes. L'esprit seul peut finalement arbitrer les conflits, car seul il a la connaissance. Encore faut-il que le mental consente petit à petit à s'effacer. Et lorsqu'il s'est tu, c'est la merveille des merveilles qui est réalisée : le corps, occasion, manifestation de l'esprit. Le mental ayant consenti à se retirer, c'est le vide qui est réalisé. Et, par un retournement inouï, le vide, le non-né, engendre le créateur et la créature ; en d'autres

termes, la déité engendre Dieu : c'est ce qui fait dire à Maître Eckhart que nous sommes plus que Dieu ; c'est ce qui fait dire à Jésus : « Donnez à César ce qui est à César, donnez à Dieu ce qui est à Dieu, et ce qui est à moi, donnez-le moi » (log. 100) : c'est ce qui permet à chacun de nous de dire après Jésus, mais avec une conscience et une confiance inébranlables :

Le Tout est sorti de moi,
et le Tout est parvenu à moi.

E. GILLABERT



« Si l'esprit a été à cause du corps »...

S'agit-il d'une proposition d'ordre intellectuel, mental ? Le propre du corps étant bien l'expérimentation et puisqu'il m'est ici proposé comme moyen d'action, je me tourne vers lui pour l'interroger : comment y découvrir cette merveille de merveilles ?

On vient de me dire (logion 28) que je dois changer de mentalité, étant ivre... quelle ivresse ?

Non pas celle des sens qui, paradoxalement semble-t-il, me sont proposés pour la surmonter.

Mais l'ivresse du mental qui me cache la merveille, le Vide sous-jacent et oublié... il ne s'agit pas ici de raisonnement, fut-ce le plus subtil, le plus logique, le plus objectif dans ses jugements et appréciations. Mais bien d'une expérimentation physique, ardue d'abord parce que d'apparence si totalement insignifiante, si totalement inutile par rapport à l'utile habituel, qu'il soit d'un ordre ou d'un autre.

On vient de me dire encore que je suis venue au monde, Vide, mais que je ne le vois pas... comment le voir ? est-ce un casse-tête ? et bien, soit, essayons... Puisque cela m'est proposé, non sans malice, aussi bien aujourd'hui avec Douglas Harding qu'il y a deux mille ans avec Jésus, délibérément, je décide, j'instaure, j'expérimente qu'il n'y a rien au-dessus de mes épaules - je sens ce Vide. Et du coup, tout ce qui est « autre », proche ou lointain, remplace cette tête tenace. Il n'y a plus « d'autre » - que le Vide est la Plénitude, devient un nouvel axe existentiel, une expérimentation tangible et non un concept...

Mais quel retournement ; quels réflexes à rééduquer dans ce changement d'optique au sens propre, littéral du terme ; quelle difficulté à ne pas se laisser distraire du moins au début, malgré la Magnificence entrevue ! Et quelle surprise de s'apercevoir que, par ricochet, ce mental, si souvent enclin à suivre de fausses pistes, retrouve le rôle qui lui est dévolu par l'Intelligence cosmique.

Cette expérimentation primordiale, et bien spécifique, ne me dispense pourtant pas, sous peine d'illusion encore (et combien dangereuse, si par une tragique confusion, j'y trouve à nouveau une idole, et la plus dissimulée, la plus déguisée qui soit), d'examiner le « terrain » humain qui m'est imparté.

Au grand jour.

Sans rien omettre.

— Le corps physique, les sensations ; en renonçant à l'automatisme, et en travaillant à le chasser.

— Mais aussi le corps psychique, qui n'est pas à mépriser, ou à sous-estimer davantage que le premier.

— Cet inconscient, dont la seule évocation de son exploration peut nous trouver si réticents.

— Pourtant, là aussi, il est clair que :

« Celui qui connaît le tout,
s'il est privé de lui-même,
est privé du tout » (log. 67).

— Cela vaut pour le corps bafoué depuis si longtemps, comme pour l'inconscient individuel et collectif, encore si souvent fui et méconnu.

La nouvelle vision est celle requise pour qu'un aveugle ne guide pas un autre aveugle (log. 34), (celui qui refuse en moi de voir autre chose que les apparences) et ne l'entraîne pas dans la fosse aux désillusions et à l'inachèvement...

Madeleine HENNEBAINS



Le logion 29 est, dès l'abord, d'une beauté à couper le souffle. C'est un poème. Chair-esprit, esprit-corps, richesse-pauvreté, ces pôles que nous avons l'habitude de mettre en opposition baignent dans la lumière de l'émerveillement de Jésus.

Après la tristesse et le sentiment de solitude qui imprégnaient le logion 28, nous sommes envahis par la plénitude et la joie qui émanent de ce présent logion. L'émerveillement qui habite Jésus, c'est celui qu'il a annoncé dans le logion 2 à celui qui ne cesse de chercher.

A nous, pauvres chercheurs écartelés entre chair et esprit, la tâche de découvrir la merveille annoncée.

« Si la chair a été à cause de l'esprit... », il nous faudrait, pour en avoir la connaissance, « avoir dévoilé le commencement », mais nous n'avons que le savoir, et les savants qui poursuivent leurs recherches sur l'origine de la matière voient leur savoir se muer en connaissance, ou se perdre dans une complication infinie.

Mais, « si l'esprit a été à cause du corps... », voilà qui nous intéresse immédiatement. Il s'agit de notre propre chair en dehors de laquelle rien ne nous parvient. Tout ce qui est à connaître va l'être par elle et avec elle à travers nos cinq sens qui jamais ne nous mentent (- c'est ce que Douglas Harding nous invite à vérifier -), quand le mental cesse d'interpréter à tort ce qui leur est donné. Jésus nous met en garde contre la fuite qui consisterait à chercher les clefs du Royaume en haut du ciel, au fond de la mer ou à la fin des temps. Naissance, nourriture, travail et mort sont notre lot dans le quotidien. Notre corps ici et maintenant peut fort bien faire la leçon à notre mental obscurci par un lourd héritage. Il est l'occasion unique de « porter notre croix » et de « connaître l'épreuve ». J'ose même dire que pour faire de nous des esprits vivants, les paroles de Jésus doivent devenir notre chair elle-même.

Quand enfin, à force d'observation, d'expérience, de souffrance, il nous faut renoncer à nous expliquer nous-même, à faire la part en nous de la chair et de l'esprit, quand il faut abandonner l'image que nous nous faisons de nous-même pour aucune autre image, il se peut que la joie, qui est le signe, envahisse instantanément chacune de nos cellules. A ce moment, si fugitif qu'il soit, nous pouvons reconnaître cette joie qui a toujours été présente. Alors la pauvreté n'est plus.

Marie-France HENRY



Sur cette terre nous sommes « passants », dit Jésus au logion 42.
Un passage qui doit apporter révélation et connaissance.
Mais ce n'est pas toujours le cas, car pour cela, l'homme doit chercher
« ne pas cesser de chercher jusqu'à ce qu'il trouve » (logion 2).

Le logion 29 nous donne les clefs de ce passage ; aussi devons-nous l'étudier avec grande attention.

Les découvertes toutes nouvelles de la science vont être d'un grand secours pour expliquer ce logion ; aussi ne nous étonnons pas que ces paroles fort difficiles à comprendre du temps de Jésus n'aient pas été

retenues par les rédacteurs des évangiles canoniques. Mais depuis les découvertes dans l'invisible d'Einstein un grand changement s'impose. Les églises ne suivent pas. La tradition veut l'emporter comme du temps de Galilée. Pourtant presque partout dans les églises, c'est un besoin de retour aux sources. A quoi bon si la connaissance n'efface pas les dogmes et déviations de tous genres ?

« Homme d'action, n'espère pas échapper à la métaphysique, écrit J. Deshusses dans un journal suisse, toutes tes pensées en contiennent, mauvaises bien entendu... Tu serais pourtant à l'orée du Royaume si seulement tu étais pénétré de trois évidences : premièrement tu n'es pas dans l'espace, secondement tu n'es pas dans le temps, troisièmement ton précieux moi n'est qu'une ombre ».

Se connaître après avoir fait un tel vide est-ce possible ?

Comme les « fils des hommes » du logion précédent, nous avons amassé tant d'irréalités ! Où trouverons-nous la vraie soif du réel, de la connaissance ? Bien peu ont soif mais « si » cela arrive, quelle merveille !

Remarquons les deux « si » de notre logion, preuve d'une difficile réalisation. Mais « si » l'homme arrive dans le mystère de sa vie à réaliser d'où il vient, quelle est sa véritable identité, c'est une merveille.

Cette première connaissance acquise, « s'il » dévoile qu'elle est sa destinée, une fois le passage accompli, c'est une merveille de merveille.

Les apôtres étaient bien désireux de la réaliser lorsqu'ils interrogeaient Jésus : « Dis-nous comment sera notre fin ? » (logion 18). Réponse impossible à donner à celui qui n'a rien dévoilé. Et aujourd'hui même, avec notre logion, la réponse nous est donnée.

« Avez-vous donc dévoilé le commencement ? », répondit Jésus à ses apôtres (logion 18). Ce commencement c'est que « la chair a été à cause de l'Esprit » est-il dit dans notre logion.

Les Ecritures enseignent bien que c'est Dieu, le Verbe, qui a créé toute chose. Cette affirmation est devenue pour les croyants une simple formule qui, en apaisant leur mental, leur évite d'approfondir davantage.

Cette affirmation n'a rien à voir avec ce que nous sommes réellement. Que regardons-nous : le Verbe qui est immortel ou les formes multiples et mortelles ? Les regards vers le ciel ou vers la tombe ?

Nous avons tellement l'habitude de considérer ces opposés comme séparés que de les unir peut étonner. Pourtant le Verbe créateur n'est jamais séparé de ce qu'il a créé. « Quand l'homme ne peut plus reconnaître en lui-même la présence du Verbe, quand il ignore son propre Verbe, il lui est impossible de reconnaître le Verbe universel dont l'énergie omni-pénétrante imprègne toute chose dans une interfusion indéfinie. Quand on connaît son propre Verbe, autrement dit quand on a fait l'expérience de sa propre essence vivante, on découvre la présence du Verbe en tous lieux, en tous temps, en toutes choses » (Ramana Maharshi).

« Le Royaume du Père s'étend sur la terre entière, dit Jésus, et les hommes ne le voient pas » (logion 113).

La science confirme la métaphysique. Nous avons grand besoin de ses découvertes ; ne reproche-t-on pas à Jean-Paul II de ne pas prendre suffisamment au sérieux les acquis de la science nouvelle ! Voici quelques passages relevés dans le livre du physicien J. Charon, « L'Esprit cet inconnu » :

« Une tendance à ne plus séparer complètement Matière et Esprit dans la description scientifique de l'univers s'est fait jour et va en s'approfondissant depuis quelques années... ».

« L'Esprit ne pourra jamais s'expliquer comme une sécrétion de la Matière aussi complexe que soit celle-ci... Il faut faire intervenir l'Esprit dès le niveau élémentaire si on veut commencer à comprendre le Vivant. Si je veux rechercher ce que deviendra ce « je » par-delà ma mort, encore faut-il que je commence à dire ce qu'est ce « je » pendant ma vie ».

Cette chair qui vient de l'Esprit est une merveille, nous dit Jésus. Déjà le psalmiste s'écriait : « Je te loue de ce que tu as fait de mon corps une œuvre si étonnante et merveilleuse ! » (Ps. 139).

Cet émerveillement s'accompagne d'étonnement, ce qui nous fait rejoindre le logion 2 qui mentionne aussi étonnement et émerveillement pour celui qui parvient à la connaissance.

Seul l'esprit d'enfance peut s'étonner, être bouleversé. L'adulte, en cherchant à tout expliquer rationnellement, perdra de telles possibilités. Aussi pouvons-nous comprendre pourquoi Jésus insiste tant sur le « redevenir » comme de petits enfants.

Ce premier émerveillement ressenti face à la création, c'est-à-dire face au visible, est une nécessité qui doit nous pousser à mieux connaître ce monde. Un monde issu de l'Esprit si merveilleux, si enrichissant.

C'est le premier pas que l'homme âgé risque fort d'oublier. Car de l'émerveillement premier, passer à la découverte que ce monde est irréel, qu'il n'est qu'un cadavre, peut amener à une bien amère déception contre laquelle la deuxième partie de notre logion s'inscrit en faux. Cette deuxième partie qui mentionne justement la fonction de cette chair issue de l'Esprit.

Passé son émerveillement, le psalmiste dit bien : « Ne mettez pas votre confiance dans l'homme mortel, il retourne à la poussière » (Ps. 145).
Ce cadavre va-t-il nous inquiéter ?

Jésus dit bien que « celui qui a trouvé un cadavre, le monde n'est pas digne de lui » (logion 58). Oui, car cet homme est devenu riche par sa connaissance de ce qu'est vraiment le monde.

Ce monde est une telle pauvreté pour celui qui s'est fait riche. « Mais comment cette grande richesse s'est mise dans cette pauvreté ! » (log. 29).

Sortir de ce monde irréel n'est ni une fin ni un malheur, mais une merveille de merveille pour l'homme de connaissance.

Aussi cet homme mortel ne peut d'aucune façon nous inquiéter. « La mort n'est-elle pas celle qui nous découvre le mieux l'Esprit derrière la matière ? » écrit J. Charon.

Si nous ne renonçons pas au monde, nous restons au niveau de l'homme qui retourne à la poussière. Ce précieux « moi » nous y entraîne fatalement. Mais « Celui qui se trouve lui-même, qui sait l'irréalité de la simple apparence, celui-là le monde n'est pas digne de lui » (logion 111).

Avec la connaissance véritable, le monde perd de sa fascination et s'en détourner est aisé. Car renoncer à quoi ? à une simple enveloppe, comme le dit si bien l'ange des dialogues : « Les images du rêve qu'est notre existence sont une enveloppe. Au-dedans est caché leur sens » (P. 58).

Au-dedans, et pourtant toujours dans la Matière, comme le découvre la science : « Ce qui constitue vraiment nous-même c'est notre Esprit et celui-ci est tout entier, répétons-le, contenu dans chacun des milliards d'électrons entrant dans notre corps...

« L'espace-temps de l'Esprit était jusqu'ici passé inaperçu des physiciens, car on ne découvre son existence qu'à l'intérieur de certaines minuscules particules élémentaires entrant dans la constitution de la Matière... Comment doit-on considérer cette création merveilleuse sinon comme une preuve éclatante du psychisme de la Matière ?...

Si nous pensons aux particules élémentaires telles que les protons ou les électrons, on peut dire que toute la matière de notre corps se conserve après notre mort, la physique nous confirmant que de telles particules sont stables, c'est-à-dire ont pratiquement une durée de vie infinie ».

Des milliards d'électrons, nous dit J. Charon, mais il parlera aussi de « l'Unité qui se répète dans le multiple ».

Oui, « cette aventure de l'Esprit a des liens avec la matière puisque les électrons porteurs de l'Esprit sont eux-mêmes faits de matière ». Mais une matière qui est à l'intérieur de nous, qui n'est pas « l'enveloppe » périssable mais un corps appelé « modèle » au logion 84 qui, bien que plus subtile, donc invisible, emprunte quelque chose à la matière. L'homme qui retourne à la poussière ne retiendra plus notre attention. Il nous a trompé, cet homme-là.

« C'est bien parce que nous nous identifions à notre corps que nous voyons le monde autour de nous et que nous affirmons qu'il est rempli de choses belles et intéressantes », nous dit Ramana Maharshi.

Mais c'est l'homme immortel, l'homme glorieux, qui est la vraie richesse. N'est-ce pas incroyable d'avoir en nous, en notre pouvoir, une telle richesse ! Seul l'Esprit en permet la découverte.

J. Charon dit bien : « L'aventure de notre Univers est donc à la fois une aventure de la Matière et une aventure de l'Esprit. Mais plus le temps passe et plus cette aventure paraît bien vouloir s'organiser au profit de l'Esprit et au détriment de la matière. Comme si peu à peu sous les rayons d'un soleil éclatant l'eau s'évaporait en buée pour ne laisser place finalement qu'à une multitude de bulles irisées s'envolant toujours plus haut vers les cieux ».

Cette image poétique a bien sa place à l'heure actuelle où un grand changement s'impose. Le matérialisme, en s'amplifiant, en faisant miroiter

une ère de facilité et de bonheur, a signé sa perte. « La merveille des merveilles » de notre logion lui est étrangère.

Comme le dit J. Deshusses parlant à l'homme : « La cacophonie est le risque de ce jeu grave qu'est ton existence. Car connais-toi encore une fois toi-même : scaphandrier plongé dans la matière, tu ne respirerais pas sans l'éternité dont tu viens et à laquelle tu retourneras ».

Edith TOUREILLE



Dans le logion 29, Jésus énonce un paradoxe et pose une question, dans le but évident de « bouleverser » son auditeur-disciple. Ce genre de défi à la compréhension élémentaire dualiste, véritable « koan » (« quel est le premier de l'œuf ou de la poule ? ») est bien dans la tradition des grands enseignements de la Philosophia Perennis : ⁽¹⁾ aucune réponse dogmatique n'est donnée mais la recherche est provoquée puis orientée dans « l'autre » discussion, dépassant la dialectique horizontale « ou bien, ou bien » ⁽²⁾. Les doctes se sont longtemps usés à l'inusable problème de la dualité esprit-matière ⁽³⁾. Mais la science contemporaine a rendu caduques leurs ratiocinations. La physique nucléaire et l'astrophysique, qui se sont formidablement développées depuis « la révolution einsteinienne », ont permis l'appréhension d'une réalité inconcevable au sens commun, grâce à leurs découvertes dans les domaines de l'infiniment grand et de l'infiniment petit. Elles contribuent donc à nous libérer des servitudes du mental en nous dévoilant un paysage du réel plus fantastique que toutes les fantasmagories surréalistes !

Le physicien Jean-E. Charon ⁽⁴⁾ croit être parvenu à démontrer que l'électron, élément le plus intime de toute substance « matérielle », vivante ou inerte, est une réalité non-matérielle, hypothétiquement constituée d'un gaz de photons - donc, lumière pure - qui habiterait le « dedans » de l'univers manifesté, lieu au-delà de toute représentation, mais substrat bien réel de tout l'Univers, aussi vieux que lui et destiné à vivre aussi longtemps... Paradoxalement, et maladroitement peut-être, il désigne cette réalité nouvelle sous le nom d'Esprit, risquant ainsi de raviver de vieilles querelles d'écoles... Mais il prend soin de ne pas confondre l'Esprit, perçu en quelque sorte par l'intelligence mathématique, et l'Absolu que touche seule l'intuition, au terme de la démarche apophasique épuisant toute logique. D'après lui, l'élection, cet « endroit » de tout ce qui existe, serait même doué de qualités spirituelles propres telles que mémoire, liberté d'agir et de choisir, Amour enfin !

Il est prudent de rappeler que la recherche du gnostique, alchimiste de l'Un dans l'ici-et-maintenant, ne se confond pas avec celle du scientifique qui reste éminemment intellectuelle, donc partagée, et souvent animée encore de cet esprit de violence et de domination que lui a imprimé l'impulsion cartésienne. (« Se rendre maître et possesseur de la Nature »). Si l'on prend soin d'éviter les pièges du scientisme, il est néanmoins remarquable de constater que toutes les voies de la Connaissance, à un certain niveau de dépouillement, convergent vers une Vérité unique où s'agrègent les élans, disparates au départ, des œuvres intellectuelles, éthiques, sociales : réunion bien connue dans l'Hindouisme de Jnana, Bhakti, Karma-Yoga. Cette vérité que le « savant » contemple sur son tableau couvert de signes mathématiques est ici la même qui se révèle à la « vue pénétrante » du gnostique : un monde trinitaire ⁽⁵⁾ (et non plus duel d'antagonismes irréductibles), en perpétuelle mutation, vivant, dont les origines et les à-venir outrepassent infiniment les représentations vieillottes et idolâtriques d'espace-temps-causalité à dimensions fixes !

Le logion 29 nous entraîne donc à découvrir ce « Royaume qui s'étend sur la terre et que les hommes ne voient pas », à nous guérir de l'aveuglement (« l'ivresse » du logion 28) des discriminations abusives du mental, et à reconnaître en tout le Vivant : « Je suis le Tout... Fendez du bois : Je suis là... ».

Raymond OILLET

-
- (1) - Cf. Aldous HUXLEY : **La Philosophie Eternelle**, (chapitre 7 : « La Vérité ») ; Ed. du Seuil, Points, (Sagesse, 1977).
 - (2) - Cf. Hubert BENOIT : **La Doctrine Suprême**, chapitre 2 et 5, Ed. Le Courrier du Livre, 1967.
 - (3) - Curieusement, le monde des « pays développés » est divisé en deux camps : l'un se réclamant de philosophies dérivées du « spiritualisme » chrétien ; l'autre, d'une philosophie officiellement « matérialiste » et athée ! D'où la confrontation inévitable : sans préjuger bien entendu des influences de « l'économique », valeur capitale à ceux qui choisissent de « se tenir près de la porte !... ».
 - (4) - Jean-E. CHARON, qui avoue avoir été inspiré par les travaux du Père Teilhard de CHARDIN, est l'auteur de deux ouvrages utilisés pour ce commentaire du logion 29 : **L'Esprit, cet inconnu** (A. Michel, 1977) et **Mort, volci ta défaite**, (Ed. Albin Michel, 1979).
 - (5) - Cette vérité, perçue par l'intellect « guénonien », oblige à une expérience neuve de l'ici-et-maintenant. Ce « vin nouveau » : Jésus et tous les Maîtres de la Tradition nous convient à le « boire ». Les « nouveaux-agnostiques » privilégiés par leur savoir, leur pouvoir, peuvent être les « maçons » d'une nouvelle Civilisation !



En quelques lignes, voici évoqué le mystère de la manifestation, cette aventure de l'homme qui doit être vécue jusqu'à son retour dans l'unité divine. Ou ne vaut-il pas mieux de parler de l'aventure de l'esprit qui n'a pas craint de s'incarner dans un corps périssable ?

Une merveille, dit Jésus. Source infinie d'étonnement. Source d'angoisse existentielle lorsque l'incarné, ignorant de son destin spirituel, se demande comment et pourquoi il a assumé cette pitoyable forme mortelle. Dualité de l'âme et du corps : ce qui signifie, pour l'humble mortel qui n'a pas franchi le seuil du niveau psychique, un douloureux déchirement.

C'est la réponse à cette interrogation que le Maître a apportée au logion précédent en désignant la voie de la libération à ces hommes qui, loin de comprendre le sens profond de l'aventure, se livrent à l'ivresse **d'exister**.

Le logion 29 prend un sens tragique à notre époque où tant d'hommes et de femmes « s'enivrent » et s'étourdissent dans le but inavoué d'éluider le problème majeur. On parle beaucoup de la drogue. Se rend-on compte que **tout** est drogue qui nous éloigne de la recherche essentielle ? La métanoïa, évoquée au logion précédent, ne peut survenir que lorsque le gnostique s'interroge sur cette apparente dualité, lorsqu'il se livre à la recherche prescrite au logion 2 et où il est clair que l'émerveillement que connaît Jésus ne peut s'épanouir qu'à l'issue d'une telle recherche.

Du vivant de Jésus et **par** Jésus, Thomas lui-même a connu - corps et âme - ce bouleversement libérateur : **enlvré**, lui aussi, mais de la seule ivresse créatrice puisée à la « source bouillonnante » (log. 13). Chez le chrétien, en revanche, l'ivresse dénoncée par Jésus peut prendre paradoxalement la forme d'une ascèse dualiste comme si le corps, loin d'être l'ennemi, n'était pas en fait l'instrument même de la découverte libératrice. Assumer ce corps c'est accepter dans la pauvreté, dans le vide initial **retrouvé**, la merveilleuse aventure de l'esprit qui revient à sa source. C'est pour nous, au fil de la vie quotidienne, accomplir les gestes les plus humbles avec le sentiment puissant que ce corps lui-même appelle désespérément l'intégration dans le Tout, puisqu'en dehors de Lui, rien n'existe...

Il est permis d'ajouter que cette aventure individuelle tend à devenir collective en dépit des résistances d'une masse conditionnée : la fameuse dualité de la matière et de l'esprit qui a, des siècles durant, lourdement pesé sur la pensée libre, revient peu à peu au cimetière des traditions mortes : à cet égard le récent congrès de Cordoue qui a réuni des « spiritualistes » sans préjugé confessionnel et des savants sans frontières mentales est pour nous, dans un monde bouleversé, un gage d'espoir.

Nous pouvons ainsi dégager, hors du contexte religieux où s'est enfermé le christianisme historique, la mystérieuse promesse de Jésus : « Quand il viendra, lui, l'esprit de vérité, il vous conduira vers la vérité tout entière » (1).

Paule SALVAN

(1) - Jean, 16, 13.

Jésus a dit :



Montrez-moi la pierre
que les bâtisseurs ont rejetée ;
c'est elle la pierre d'angle.

Que peut être pour nous la pierre d'angle de l'édifice du Royaume si ce n'est notre corps ? Que pourrait être « faire le deux, Un » si ce n'est redécouvrir l'unité du corps et de l'esprit ? Jésus affirme : « Quand vous vous serez connus, alors vous serez connus », et plus loin il demande : « Alors étant deux, que ferez-vous ? » Oui, que faisons-nous ? Nous spéculons sans fin sur les moyens d'atteindre ce Royaume qu'à l'évidence nous ne connaissons pas et négligeons le seul lien irréfutable avec la réalité que nous possédions : notre corps.

Le lieu de la vie c'est d'abord notre corps, évidence tellement banale que nous ne nous y attachons pas. Cette vie, scientifiquement toujours inexplicable, est continuellement en nous ; cherchons-nous à l'atteindre ? Notre corps et ses perceptions sont notre premier moyen de connaissance ; en tant que tel il est « merveille de merveilles », car « le royaume du Père s'étend sur la terre » et nous naissons tous avec le terrain et l'outil propre à en faire la terre travaillée où germe le grain.

« Mais... comment cette grande richesse a habité cette pauvreté ! ». Nous ne vivons pas notre corps. Il est ignoré, considéré de l'extérieur, mentalisé. Nos sensations sont incertaines dès qu'elles ne sont plus associées à ce qui se voit : les mains, le visage. On redoute son corps, on ne comprend pas ses crispations, douleurs, qui sont autant d'appels : « Ecoute-moi, comprends-moi ! ». Le corps abandonné à lui-même est comme un animal ayant perdu son maître, désespéré ou agressif. Il n'est pas fait pour comprendre le monde qui l'entoure, l'esprit doit le lui traduire.

Lorsqu'au lieu du stéréotype « main » on découvre le trésor de sensations diverses qui, en dehors de toute idée, forme, notion anatomique, correspond à cette partie de soi-même, on aborde un nouveau rivage et la fin du logion 22 prend tout son sens : « Lorsque vous ferez une main à la place d'une main... ».

Découvrir le corps en principe est simple ; il suffit d'être attentif et présent à soi-même. Mais, en fait, il s'agit d'une tâche difficile. L'ego ne peut avoir un semblant d'existence que dans l'activité, la manipulation ; observer sans intervenir lui est impossible et donc il se rebelle. Il ne faut pas lutter, simplement s'occuper d'autre chose : du corps. Si on persévère, abandonnant chaque fois l'idée pour la sensation, on découvre bientôt que cette cloison imaginaire dressée par lui entre l'intérieur et l'extérieur disparaît. Comme Douglas Harding fait percevoir que l'endroit d'où l'on regarde, réellement perçu et éprouvé, n'est ni dehors, ni dedans et que l'on peut « faire des yeux à la place d'un œil », on découvre identiquement que l'attention pure est le lien qui permet de ré-unir les opposés à tous les niveaux. Etre attentif c'est se retourner.

« Le corps est plan et non organe » disait l'ange à Gitta Mallasz. On ne peut s'empêcher de penser au Satipatthana évoqué dans le dernier Cahier. Cet aspect bouddhique de l'éveil est le même que celui exposé ici par Jésus. Pour ceux qui l'ont pratiqué, s'impose également le Mouvement régénérateur, non-faire attentif, simple contemplation de la sensation. C'est la sensibilité retrouvée qui permet de comprendre la position de l'homme et de la vivre, unissant en nous le créé et le créateur, le faire et le non-faire, le mâle et la femelle, le haut et le bas, épanouissant en nous l'unité virtuelle que nous sommes déjà.

Cette notion du corps qui suscite l'esprit est au centre de l'enseignement de Jésus. Il serait fastidieux de multiplier les citations mais on peut relire les logia 3-5-11-17-22-56-66-67-70-76-80-87-103-113 ; ils concernent tous cette redécouverte du corps.

La sensation n'est ni bonne, ni mauvaise : elle EST. Elle est branchement sur le présent. L'attention dirigée sur la sensation n'est pas distincte d'elle et la découverte essentielle est qu'il n'y a pas en nous de moi qui observe, mais seulement un flux de vie.

Paul VERVISCH



RECHERCHE

L'HUMOUR DANS LA RECHERCHE

« Comment ? dirait le dévôt sourcilleux, que viendrait faire le comique dans un sujet aussi sérieux ? ».

Reste à savoir ce que l'on entend par sérieux... Et à bien distinguer l'humour du comique... Et à réfléchir sur le contenu réel de certains « problèmes »...

Il n'y a, à dire vrai, rien de comique dans l'humour qui, à l'inverse, révèle chez l'humoriste un sens profond de l'angoisse existentielle et qui peut avoir, dans la recherche, l'utilité d'un garde-fou, n'étant en réalité rien d'autre que l'expression d'une lucidité précieuse en dehors des chemins battus.

Shri Aurobindo disait que si les sages recherchaient quelque chose de terne et d'ennuyeux ils ne seraient pas des sages mais des ânes. Il disait aussi : « Le sens de l'humour ? c'est le sel de la vie ; sans lui, le monde serait complètement déséquilibré (il l'est déjà assez !) et il aurait flambé depuis longtemps » ⁽¹⁾... Et enfin : « Un Dieu qui ne sait pas rire n'aurait pu créer cet univers humoristique » ⁽²⁾.

Voilà qui fait justice de certaines attitudes pontifiantes qui furent - et souvent demeurent - le triste privilège d'un christianisme affamé d'un sérieux discutable. La tragédie et le drame nous assiègent, qui pourrait en douter ? Mais la culture délibérée de sentiments négatifs est particulièrement dangereuse et l'on peut dire que « Satan » *dramatise* avec virtuosité.

Le remède, c'est l'humour vigilant, au départ comme au cours de la recherche. Ne parlons pas de l'arrivée puisqu'on « n'arrive » jamais. Quoiqu'il en soit, pour celui qui suit *sa* voie, le sourire est indispensable à chaque étape.

Nous savons tous que, pour la plupart d'entre nous, la première des étapes se situe dans la dualité. Opposition du « monde » et du Dieu « bon »... ce Dieu « mort » que l'actualité exploite avec délectation. Cela revient à l'opposition du « bien » et du « mal » qui obsède au départ les gnostiques. Certains en restent là : il existe une « gnose noire », celle par exemple du philosophe Cioran ⁽³⁾. Demeurer dans cette impasse serait suicidaire. Qui refuse un tel blocage est de nos jours conduit à méditer sur l'absurdité du monde, la confusion d'idéologies et de religions qui ne s'opposent qu'en apparence et sont source de violence et d'agression.

Le chercheur sincère finit par assumer, à la faveur de cette pénible remise en cause, une attitude délibérément subversive à l'égard des « opinions reçues ». « Ne chérissez pas d'opinions » dit le Tchan... Et il se trouve que dans ce premier et indispensable « déblayage », l'humour est d'un grand secours.

S'il est absent des préoccupations de l'Eglise triomphaliste et de ses partisans obsédés par l'idée du péché à expier, il apparaît toutefois chez d'authentiques mystiques à l'égard de leur Dieu personnel avec lequel ils entretiennent des relations d'affectueux et souriantes intimités. Blessée dans un accident de voiture, Thérèse d'Avila en appelle à son Dieu : « Seigneur, au milieu de tant de maux, celui-ci vient à point... ». « Teresa, c'est ainsi que je traite mes amis ». « Ah ! mon Dieu, c'est pourquoi vous en avez si peu !... »⁽⁴⁾. Mais c'est là l'un des aspects de la « dualité », même si la voie est ouverte vers le « Dieu inconnu ».

Quant au chercheur qui ne se sent lié à aucune religion, il a ressenti un appel pressant venu du tréfonds de son être. Appel encore mal saisi mais qui lui enjoint de considérer avec lucidité ses « prétendues opinions ». Il s'aperçoit qu'elles lui ont été subtilement suggérées, voire imposées du dehors. Conditionnement insidieux, soumission à l'opinion publique, au milieu familial, professionnel, politique... ont constitué ce qu'il a appelé sa personnalité. Cette confiance aux facteurs extérieurs a même pu l'entraîner à des engagements souscrits par ce personnage idéal qu'il veut « devenir » aux dépens de son Etre vrai. C'est alors la soumission à l'égo collectif, prolongement de l'égo personnel. Dans l'engrenage de l'Histoire, il connaît le drame des lendemains amers et de ces longs et inutiles repentirs qui s'expriment à foison dans notre presse quotidienne.

Bref, il a été « piégé » et c'est là l'un des aspects de la fameuse « chute ».

Mais comment se délivrer du piège ?

Un moyen efficace s'offre, semble-t-il, au chercheur : tout simplement suivre la voie du Bien. Le Bien, c'est l'Âme ; le Mal, c'est le Corps. Cela revient à s'analyser pour connaître ses « états d'âme », pratiquer la « vie intérieure » afin de discerner où est le Bien... Nouveau piège ouvert sous les pas du chercheur. L'angélisme guette en particulier le chrétien : « Quand les chrétiens vont à la messe, dit plaisamment Alan Watts, ils laissent leur corps à la porte »...⁽⁵⁾. Et des siècles durant, au nom de cette âme (qui heureusement n'est pas éternelle !) les ascèses les plus rigoureuses ont été imposées à ce « corps » cause de tous les maux. D'où les repentirs violents, les scrupules paralysants, les efforts douloureux des candidats à la sainteté pour réaliser un « modèle » illusoire. D'où le constant sentiment de culpabilité qu'une très simple anecdote Zen dénonce avec un humour beaucoup plus profond qu'il ne semble. Elle met en scène deux moines dont l'un est obsédé par le « péché ». Son compagnon prend une femme dans ses bras pour lui faire franchir un ruisseau. Ils poursuivent ensuite leur route dans un silence que l'on imagine pesant lorsqu'enfin éclate la réprobation du dévôt : « Tu veux dire que tu sens encore le poids de cette femme ? » dit le prétendu coupable. Il y a pourtant longtemps que je l'ai laissée derrière nous »...⁽⁶⁾. Façon ironique de rappeler l'impermanence du « phénomène » et la relativité de la « faute ». Le « remords » n'est-il pas, pour l'égo, une manière de prolonger sa complaisance à l'égard du « péché » ?

Pour celui qui s'installe dans le dualisme, l'angoisse existentielle qui nous atteint dès l'adolescence ne peut connaître d'issue véritable. Pour lui, la mort opposée à la vie est le mal suprême, sauf si elle le délivre de la souffrance ou du désespoir : elle devient alors un bien... Pour le bouddhiste ou le taoïste, l'opposition, d'ailleurs illusoire, ne peut s'établir qu'entre la naissance et la mort. Aussi accueille-t-il sans drame l'ultime « phénomène » qui marque le terme de son existence ou de celle de ses proches. Sans drame et parfois même avec le joyeux détachement de Tchouang-Tseu jouant du tambour à la mort de sa femme ! Une amusante anecdote Zen illustre ce comportement singulier aux yeux de l'Occidental. Elle est fautive, dira-t-on. Mais qu'importe, ce qui compte c'est le climat qui s'y introduit... Un moine agonisant se singularise en mourant debout, la tête en bas - ce qui ne s'est encore jamais vu... - D'où l'embarras de ceux qui doivent pratiquer la crémation du corps ! La sœur cadette du défunt interpelle alors le cadavre : « De ton vivant, dit-elle, tu ne te souciais guère des lois et des usages, et maintenant que tu es mort, il faut que tu continues à ennuyer tout le monde ! ». Elle pousse alors du doigt le corps dressé qui tombe et peut enfin être emporté au crématoire (7). Ne nous y trompons pas : la désinvolture dont l'agonisant fait preuve à l'égard des usages n'est pas différente de celle de sa sœur qui prétend les suivre. Démythifiée, la mort est ramenée à son niveau d'événement mineur aux yeux de l'éveillé !

La liquidation des dualités profondément ancrées dans notre conditionnement entraîne le plus souvent pour le chercheur une période d'expériences pénibles dont il ne discerne pas encore le sens profond qui ne relève pas du châtiement mais d'un enseignement mystérieux. Ce n'est qu'à la longue qu'il découvrira que « chaque instant est la meilleure des occasions » et que les échecs et les déconvenues sur la voie recèlent, à l'inverse des succès gratifiants, de précieux avertissements. De là à saisir que la vie quotidienne est le plus efficace des gourous, il n'y a qu'un pas qu'il lui est aisé de franchir !

Au fur et à mesure que s'élargit son champ de conscience, il lui devient possible de remettre en cause la structure de ce monde dont il ignore encore qu'il l'a lui-même créé. Mais déjà, se sentant étroitement solidaire de ce monde absurde, même si cette conviction en reste encore au plan cérébral, il ne dissocie plus la constatation des aberrations qui l'entourent de sa « complicité » personnelle. Il va, lucidement, se voir impliqué dans le déroulement phénoménal dont il a désormais une conscience aiguë et donc impliqué dans le mensonge ambiant. Ses diverses attitudes, souvent contradictoires à l'image des confusions qui l'entourent, il les discernera à froid sans porter de jugement et le « lâcher-prise » indispensable s'opèrera, d'instant en instant, au coup par coup. A titre d'exemple, il s'avisera, s'il est croyant, que sa religion lui a permis de jouir commodément, en toute sécurité morale, de certains avantages substantiels. Maître Eckhart, dont les sermons ne sont certes pas dépourvus d'humour, n'a pas manqué de mettre à jour cette « bonne conscience » : « D'aucuns veulent voir Dieu avec leurs yeux comme ils voient une vache et l'aimer comme ils aiment leur vache

pour le lait, le fromage et le profit qu'elle leur rapporte ⁽⁸⁾.

Le chercheur *mentalement* convaincu n'est certes pas au bout de ses peines. La maturité spirituelle est œuvre de longue haleine. Il faut remettre en question le « partageur » celui qui crée la séparation à chaque seconde de la vie journalière. Sans séparer le « dehors » du « dedans » - encore un dualisme, et de taille ! - le chercheur s'exerce, non à une analyse où le temps interviendrait, mais à la vision directe où l'égo est pris en flagrant délit. Il s'agit en effet de démasquer le « grand personnage », celui qui se croyait promis à un destin exemplaire, éventuellement à un paradis spectaculaire aussi « idéal » que son personnage mensonger : « Il ne vous suffit pas d'admirer un beau nuage, lui dit cependant Krishnamurti, il vous faut encore un ange assis dessus... ». Mais aucun mortel doué d'un souriant sens critique ne se laisse aller à une complaisante appréciation de sa personne, de son comportement, de son destin existentiel ou... spirituel. Il dispose à chaque instant d'un conseiller qui le ramène à sa propre insignifiance : l'humour, avec la vigilance qui l'accompagne, demeure pour lui le plus précieux des guides. Car en fin de compte, l'humour est secrètement l'expression de cet Etre intérieur qui sanctionne avec un sourire le moindre de nos manquements. Des sanctions ? mais oui... Si nous y prenons bien garde, toute déviation, tout faux-pas sur la voie appellent immédiatement une réaction de cette perfection mystérieuse dont nous avons, si peu que ce soit, détruit l'harmonie : le chercheur a-t-il, par exemple, mijoté quelque mensonge « mondain », prémédité quelque lâcheté mineure, entretenu quelque projet mesquin ? Le plus souvent dans les minutes qui suivent un incident désagréable le rappelle à sa vocation profonde. Et nous ne parlons pas ici des fautes plus graves sanctionnées par l'humour noir de notre Etre intérieur. C'est ici le Divin qui apparaît et notre conscience profonde sait bien que seul notre Soi silencieux et serein - la seule réalité - est intervenu. L'Ange des *Dialogues* l'a dit en quelques mots : « Tu es balle et joueur à la fois... » ⁽⁹⁾. Ceci bien compris, une vie quotidienne banale en apparence assume une étonnante saveur ; elle coule avec douceur vers le « lâcher-prise » suprême, et ici encore, le paradoxe souriant de Maître Eckhart l'aide à se délivrer de ses derniers liens : « Il te faut être *dépouillé de toute privation*. On me pose la question : Qu'est-ce qui brûle à proprement parler en enfer ? Tous les maîtres répondent : C'est la volonté personnelle. Moi je prétends au contraire : c'est la *Privation* qui brûle en enfer »... ⁽¹⁰⁾.

Pour l'authentique éveillé, pas de rupture avec l'humour. Il ne se juge pas à l'abri des rechutes. Dans la tradition bouddhiste et taoïste, le Maître se garde bien par exemple de se prendre au sérieux et sa vigilance ne désarme pas. C'est ainsi que le *Passe sans porte* nous présente Yen qui s'interpelle lui-même et il s'ensuit une amusante conversation entre les divers et imaginaires participants : celui qui s'appelle lui-même tous les jours : « Monsieur le Maître », celui qui se répond, celui qui s'adjure : Eveille-toi, celui qui s'éveille... Celui, enfin, qui oublie qu'il est et n'a jamais été que la Première Personne... ⁽¹¹⁾. Et l'on voit l'intrépide exploratrice, Alexandra David-Neel, authentique lama, se moquer des succès qu'elle obtient en bénissant la foule. Elle voudrait pouvoir d'une fenêtre s'observer à loisir : « Je crois, dit-elle, que j'y puiserais un fond de gaieté et de fou-rire qui durerait autant que ce qui me reste de vie » ⁽¹²⁾.

Conscience de la valeur relative des rites, mépris des miracles distinguent ceux qui progressent sur la voie. Mais si l'on approfondit le sens de certaines anecdotes badines, on découvre qu'il implique une vigilance permanente à l'égard de leurs propres expériences spirituelles dans la mesure où elle devient auto-satisfaction et blocage. C'est le cas lorsque le chercheur s'attache à la forme et redoute d'aller au-delà. C'est le sens de l'apparente boutade de Lin-Tsi : « Si vous rencontrez le Bouddha, tuez le Bouddha ». Effectivement, il arrive au chercheur, soit dans ses rêves, soit au cours d'une méditation particulièrement fervente, de rencontrer la statue sombre et massive de son Dieu. L'avertissement est clair : la forme l'arrête dans son élan pour chercher « l'autre rive »... La pesanteur le guette. Il lui faut refuser cette forme paralysante. Et c'est alors, et alors seulement, que le chercheur rencontre ce Vide qui fait couler des flots d'encre bien qu'il soit en réalité le mystère dont on ne peut rien dire. Ici encore, c'est avec une bonne humeur malicieuse que les koans Zen interpellent l'adepte : « Pourquoi l'étranger de l'Ouest, Bodhidharma, est-il sans barbe ? »⁽¹³⁾. Peu importe que l'affirmation corresponde ou non aux représentations connues du Fondateur. Le visage originel de Bodhidharma n'est qu'une émanation du Vide souverain. Le fondateur est sans aspect, sans attribut...

Ce Vide qui effraie tant l'Occidental, ce Vide riche de tous les possibles, qui contient virtuellement toute existence, ce Vide qui donne tout son sens à la multiplicité des formes dans la peinture chinoise, ce Vide est en réalité, dans l'intemporel, la Vie même où la coexistence du mouvement et du repos, du temps et de l'éternité est incluse. Et c'est bien le climat de la peinture chinoise qui s'exprime dans un autre koan : Baso et l'un de ses disciples voient passer un vol d'oies sauvages. Le Maître demande : Qu'est-ce que cela ? — C'étaient des oies sauvages, Maître. Et soudain Baso saisit le nez de son compagnon et le lui tord. Le disciple pousse des cris. « Tu crois qu'elles sont passées, dit le Maître. Pourtant elles sont toujours ici ». Et il est dit que le disciple, arraché à toute réflexion raisonnée, connut le satori⁽¹⁴⁾.

Lorsque l'on ressent, au plus profond de soi-même, que cet Absolu sans visage est notre véritable patrie, on ne perd pas de vue un seul instant la relativité du monde existentiel et des activités humaines. On n'est pas pour autant inactif mais on prend conscience d'une vérité tonique : ce n'est pas nous qui agissons en tant que personne autonome. Croire que notre action peut changer le destin du monde est une illusion bien naïve. Lao-Tse se moque des « inventions inutiles » et ce qu'il dit de l'efficacité est d'une saisissante actualité à notre époque de rendement :

C'est le Tao perdu qu'on parle d'efficace,
L'efficace perdu, on a le sens humain.

« Les chats baillent, dit plaisamment Jean Kerouac, parce qu'ils se rendent compte qu'il n'y a rien à faire »⁽¹⁵⁾.

Rien, sinon sentir son appartenance à la grande Vie, à cet océan dont on n'est qu'une vague...

Arme privilégiée de notre temps, l'humour accompagne le chercheur sur la voie du Milieu, celle de la non-dualité. Et l'Ange des Dialogues a bien discerné son rôle :

« Le sourire est le Pont au-dessus de l'ancien abîme
Le rire est le contraire des pleurs,
Le sourire n'a pas de contraire » (16).
L'humour... Le sel de la vie...

P. S.

-
- (1) - AUROBINDO. — Lettres (II).
 - (2) - AUROBINDO. — Pensées et aphorismes.
 - (3) - CIORAN. — Le Mauvais Démon. — Paris, Gallimard, 1969.
 - (4) - AUCLAIR (Marcelle). — La vie de Sainte Thérèse d'Avila. Paris, Ed. du Seuil, 1960.
 - (5) - WATTS (Alan). — Mémoires. Paris, Fayard, 1977.
 - (6) - ROSS (Nancy Wilson). — Le monde du Zen. Paris, Stock, 1960.
 - (7) - ROSS (Nancy Wilson). — Le monde du Zen. Paris, Stock, 1960.
 - (8) - Cité par HUXLEY (Aldous). — La philosophie éternelle. Paris, Plon, 1948.
 - (9) - Dialogues avec l'Ange. Paris, Aubier, 1976. (Entretien 28 avec Gitta).
 - (10) - Eckhart. — Traités et sermons. Paris, Aubier, 1942. (Sermon 5 b).
 - (11) - Passe sans porte. — Trad. et ann. Par Masumi Shibata. Paris, Ed. trad. 1963.
 - (12) - Lettres à son mari (1918-1940). Paris, Plon.
 - (13) - Passe sans porte.
 - (14) - HERRIGEL (Eugen). — La voie du Zen. Paris, Maisonneuve, 1961.
 - (15) - KEROUAC (Jack). — L'éternité d'or. Paris, Ed. de la Différence, 1979.
 - (16) - Op. cit. Entretien 35 (avec Lili).



SERMON

BEATI PAUPERES

Lorsqu'on cherche en Occident un enseignement centré sur la non-dualité, un nom vient tout de suite à l'esprit : Maître Eckhart. Et après ? Oui, après...

Tous les sermons de Maître Eckhart, lus dans l'éclairage de l'Évangile selon Thomas, sont une invitation à faire le deux Un. Il n'empêche que nous sommes souvent gênés, agacés parfois, par une langue fortement marquée par une terminologie usée et quelque peu désuète. Mais nous sommes vite récompensés de l'effort que nous faisons pour surmonter la difficulté du moment, car nous débouchons d'emblée dans un monde que l'Occident n'a pour ainsi dire pas connu.

Le fait est remarquable et n'a pas encore trouvé d'explication satisfaisante dans l'histoire de la pensée religieuse. On peut, bien sûr, voir dans l'œuvre d'Eckhart une influence de Platon et plus encore de Plotin et de son école, puis de Saint Augustin. Dominicain, Eckhart est à l'école de son patron, Saint Dominique, dont l'influence sera particulièrement importante en Rhénanie dès le 13^e siècle. Albert le Grand donne à l'Ordre un grand prestige par son enseignement à Paris et à Cologne et il a pour disciple Thomas d'Aquin qui, comme son maître et après lui, enseignera à la Sorbonne. Le disciple reprend et complète l'œuvre du maître et tente la synthèse du platonisme et de l'aristotélisme. La raison et la foi ont chacune leur domaine mais tout l'effort portera sur la tentative d'harmoniser deux domaines apparemment difficiles à concilier : la foi et la raison.

Quand Eckhart enseigne à son tour à la Sorbonne, ses illustres devanciers sont morts, mais le thomisme, que les Dominicains défendent vigoureusement dès 1278, deviendra la théologie officielle de l'Église et le restera jusqu'à nos jours.

Maître Eckhart témoigne d'une indépendance totale envers la doctrine de ses devanciers. Il ne cherche pas à la réfuter ; par contre, fidèle à son expérience profonde, à la manière de Ramana Maharshi ou de Nisargadatta, il voit tout au travers de cette expérience : il approuve, il rejette, il explicite en fonction d'une vision essentiellement personnelle. En un mot, il atteint l'universel dans sa « percée » au fond de lui-même : « Là je suis ce que j'étais, là je ne diminue ni augmente, car là je suis une cause immobile qui meut toutes choses ».

Maître Eckhart occupe une place importante dans les Cahiers Métaoïa. L'approfondissement du logion 29 nous invite naturellement à faire référence à l'un de ses sermons qui est en quelque sorte le commentaire du logion : Beati

pauperes spiritu. Jésus s'émerveille que cette grande richesse qu'est l'esprit, se soit mise dans cette pauvreté qu'est le corps. La pauvreté est occasion et manifestation de la richesse. Mais quelle pauvreté ? Ce n'est pas la pauvreté du sens commun, ni même celle des théologiens, mais celle du Logos qui se fait chair.

Pour que le Logos trouve en l'homme sa demeure, il faut que celui-ci soit vide, autrement dit, suivant le texte Beati pauperes, qu'il ne veuille rien, ne sache rien, ne possède rien.

La traduction du sermon que nous reproduisons est due à Robert Kreib, métanoïa de la première heure ; qu'il soit ici remercié de son dévouement et de sa fidélité.

Dans le prochain Cahier, nous tenterons, en corrélation avec l'Évangile selon Thomas, un commentaire de Beati pauperes.

**

Maître Eckhart : Sermon *Beati pauperes spiritu*, traduit à partir de la version en allemand moderne de Joseph Quint (*Deutsche Predigten und Traktate*, Munich, 1955).

La béatitude ouvrit sa bouche de sagesse et dit : « Bienheureux les pauvres en esprit, car le Royaume des Cieux est à eux ». Tous les anges, tous les saints et tout ce qui naquit jamais doit se taire quand parle cette sagesse éternelle du Père ; car toute la sagesse des anges et de toutes les créatures est un pur néant à côté de la sagesse insondable de Dieu. Et cette sagesse a proclamé que les pauvres sont heureux.

Mais il y a deux sortes de pauvreté. L'une est une pauvreté extérieure qui est bonne et grandement louable chez l'homme qui l'accepte volontairement pour l'amour de notre Seigneur Jésus-Christ qui l'a acceptée pour lui-même sur terre. Ce n'est pas de cette pauvreté que je parlerai. Car il y a encore une autre pauvreté, une pauvreté intérieure, celle dont parle notre Seigneur lorsqu'il dit : « Bienheureux les pauvres en esprit ».

Et maintenant je vous prie d'être pauvres de la même manière afin que vous compreniez mes paroles ; car au nom de la Vérité éternelle je vous dis : si vous ne ressemblez pas à cette Vérité dont nous voulons maintenant parler vous ne pourrez pas me comprendre. Certaines personnes m'ont demandé ce qu'est la pauvreté en elle-même et ce qu'est un homme pauvre. Nous allons y répondre.

L'évêque Albert a dit que l'homme pauvre est celui à qui toutes les choses que Dieu a créées ne suffisent pas - et cela est bien dit. Mais nous le disons encore mieux en nous plaçant à un niveau plus élevé : Est un homme pauvre celui qui ne veut rien, et ne sait rien et n'a rien. C'est de ces trois points que je veux parler et je vous demande pour l'amour de Dieu de comprendre cette vérité si vous le pouvez. Si vous ne la comprenez pas ne vous en souciez pas, car je vais parler d'une vérité d'une nature telle que peu de personnes bonnes la comprendront.

En premier lieu nous disons qu'un homme pauvre est celui qui ne *veut* rien. Certaines gens ne comprennent pas bien le sens de ces mots : ce sont des gens qui considèrent comme importante la pratique de pénitence et d'exercices extérieurs, sans se libérer de leur moi égotiste. Que Dieu les ait en pitié de connaître aussi mal la vérité divine ! Ces gens sont appelés saints à cause des apparences extérieures, mais intérieurement ce sont des ânes, car ils ne saisissent pas le sens exact de la Vérité divine. Il est vrai que ces gens disent également qu'un homme pauvre est celui qui ne *veut* rien, mais ils l'expliquent ainsi : l'homme doit vivre de manière telle qu'il n'accomplit jamais, en quoi que ce soit, sa (propre) volonté et qu'il doit chercher, par contre, à accomplir la volonté bien-aimée de Dieu. Ces gens sont bien et leur opinion est bonne, c'est pour cela que nous voulons les louer. Que Dieu dans sa miséricorde leur accorde le Royaume. Mais par la vérité divine, je dis, moi, que ces gens ne sont pas de vrais hommes pauvres ni ne ressemblent à des hommes pauvres. Ils ne sont jugés grands que par les personnes qui ne savent pas mieux. Moi je dis que ce sont des ânes qui ne comprennent rien de la vérité divine. Qu'en raison de leurs bonnes intentions le Royaume des Cieux leur soit donné, mais ils ne savent rien de cette pauvreté dont je veux parler maintenant.

Si quelqu'un me demandait ce qu'est donc un homme pauvre qui ne *veut* rien je lui répondrais ainsi : tant que l'homme est encore dans une disposition telle que c'est sa *Volonté* de vouloir accomplir la volonté bien-aimée de Dieu, il ne possède pas la pauvreté dont nous parlons ; car cet homme a encore une volonté avec laquelle il veut satisfaire la volonté de Dieu et cela n'est pas la vraie pauvreté. Car si l'homme doit être véritablement pauvre, il doit être aussi dépourvu de sa volonté créée qu'il l'a été alors qu'il n'était pas encore. Car par la vérité divine je vous dis : tant que vous avez la *volonté* d'accomplir la volonté de Dieu, et tant que vous aspirez à l'éternité et à Dieu, vous n'êtes pas vraiment pauvre. Car seul est pauvre l'homme qui ne veut *rien* et ne demande *rien*.

Lorsque je me trouvais encore dans ma cause première, je n'avais pas de Dieu et j'étais alors la cause de moi-même. Je ne voulais rien, je ne demandais rien, car j'étais un être vide me connaissant moi-même comme participant à la vérité. Là je me voulais moi-même et ne voulais rien d'autre ; ce que je voulais c'était moi et ce que j'étais je le voulais et là j'étais vide de Dieu et de toute chose ; mais, lorsque par le fait de ma libre volonté je sortais et recevais mon être créé, alors j'avais un Dieu ; car tant que les créatures n'étaient pas, Dieu n'était pas « Dieu » : il était ce qu'il était. Quand les créatures furent et reçurent leur être créé, Dieu n'était pas lui-même, il était Dieu dans les créatures.

Et maintenant nous disons que Dieu, dans la mesure où il est uniquement « Dieu », ne saurait être le but ultime de la créature. Car en Dieu, même la créature la plus insignifiante se trouve élevée en même rang. Et s'il se pouvait qu'une mouche soit douée de raison et voudrait rechercher, par la voie de la raison, l'abîme éternel de l'Être divin dont elle émane, nous dirions que Dieu, avec tout ce qu'il est en tant que « Dieu », ne serait pas capable de donner satisfaction à cette mouche et de combler son désir. C'est pourquoi nous prions Dieu de nous rendre vides de « Dieu » et de nous faire saisir pour en jouir éternellement la Vérité là où les anges les plus hauts et la mouche et l'âme sont égaux, là où je me trouvais et voulais ce que j'étais et étais ce que je voulais.

Nous disons donc : si l'homme doit être pauvre en volonté, il ne doit pas vouloir et demander plus qu'il ne voulait et demandait alors qu'il n'était pas encore. Et c'est de cette manière qu'est pauvre l'homme qui ne *veut* rien.

En second lieu est pauvre un homme qui ne *sait* rien. Nous avons dit quelque fois que l'homme devrait vivre de façon à ne vivre ni pour lui-même ni pour la Vérité ni pour Dieu. Mais maintenant nous parlons autrement et, allant plus loin, nous disons : l'homme qui doit avoir cette pauvreté doit vivre comme s'il ne savait même pas qu'il ne vit ni pour lui-même ni pour la vérité ni pour Dieu. Il doit être vide de tout savoir à un point tel qu'il ne sait ni ne reconnaît ni ne ressent que Dieu vit en lui - bien plus : il doit être vide de toute connaissance vivante en lui. Car, lorsque l'homme se tenait encore dans l'éternel Être de Dieu, rien d'autre ne vivait en lui ; ce qui vivait là c'était lui-même. Nous disons donc que l'homme doit être aussi dénué de tout savoir propre qu'il l'a été lorsqu'il n'était pas encore ; qu'il laisse agir Dieu comme il veut, l'homme étant vide.

Tout ce qui est jamais sorti de Dieu a pour fin une activité pure. Mais l'activité demandée à l'homme est d'aimer et de connaître. Et la question qui se pose maintenant est de savoir en quoi consiste avant tout la béatitude. Quelques maîtres ont dit qu'elle réside dans l'amour, d'autres disent qu'elle réside dans l'amour *et* la connaissance et cela est déjà mieux. Mais *nous* disons qu'elle ne réside ni dans la connaissance ni dans l'amour ; mais il existe dans l'âme quelque chose d'où émanent connaissance et amour ; cela ne connaît ni aime comme font les forces de l'âme. Celui qui connaît cela sait en quoi réside la béatitude. Ce « quelque chose » n'a ni avant ni après, et il n'attend rien car il ne peut ni gagner ni perdre. C'est pourquoi il est également privé du savoir que Dieu agit en lui ; ce « quelque chose » est plutôt lui-même qui se savoure lui-même comme Dieu le fait.

Je dis que l'homme doit être quitte et dépourvu au point qu'il ne sache ni ne connaisse que Dieu agit en lui, et c'est *ainsi* que l'homme peut posséder la pauvreté.

Les maîtres disent que Dieu est un être, un être pourvu d'intellect qui connaît toute chose. Mais je dis : Dieu n'est ni un être, ni un être pourvu d'intellect, et il ne connaît ni ceci ni cela. Dieu est vide de toute chose - et c'est pourquoi il *est* toute chose. Donc celui qui doit être pauvre en esprit doit être pauvre de tout son savoir propre de sorte qu'il ne sache rien, ni de Dieu ni de la créature ni de lui-même. Il est donc nécessaire que l'homme désire ne rien savoir ni connaître des œuvres de Dieu. C'est de *cette* manière que l'homme peut être pauvre de son propre savoir.

En troisième lieu est pauvre l'homme qui n'a rien. Beaucoup de personnes ont dit que la perfection consiste à ne plus rien posséder des biens matériels de la terre, et cela est vrai pour celui qui s'y tient intentionnellement. Mais ce n'est pas le sens auquel moi je pense.

J'ai dit tout à l'heure que l'homme pauvre est celui qui non seulement ne *veut* pas accomplir la volonté de Dieu, mais qui vit de telle sorte qu'il est aussi dépourvu de sa volonté propre *et* de la volonté de Dieu qu'il l'a été alors qu'il n'était pas encore. Nous disons de cette pauvreté qu'elle est la pauvreté la plus grande. En second lieu nous avons dit que l'homme pauvre est celui qui ne *sait*

rien, même pas que Dieu agit en lui. Si quelqu'un est à ce point vide de savoir et de connaissance, c'est là la pauvreté la plus pure. Mais la troisième pauvreté dont je veux parler maintenant est la plus extrême : c'est celle où l'homme n'a rien.

Maintenant faites bien attention ! J'ai déjà dit souvent, et de grands maîtres le disent également : l'homme doit être vide de toute chose et de toute œuvre, intérieure comme extérieure, de telle sorte qu'il puisse être un lieu propre à Dieu où Dieu peut agir. Mais maintenant nous parlons autrement : si l'homme est vide de toute chose, de toute créature, de lui-même *et* de Dieu, mais s'il se trouve que Dieu ait encore en lui un lieu pour agir, nous disons : tant que l'on trouve ceci dans l'homme, l'homme n'est pas pauvre de la pauvreté la plus extrême. Car pour agir Dieu n'aspire pas à un lieu chez l'homme où Dieu puisse agir ; mais la pauvreté en esprit consiste en ce que l'homme est vide de Dieu et de toutes ses œuvres à un point tel que Dieu, s'il veut agir dans l'âme, est chaque fois lui-même ce lieu où il veut agir - et cela il le ferait volontiers. Car, si Dieu trouve l'homme à ce point pauvre, Dieu opère sa propre œuvre, et ainsi l'homme subit Dieu en lui et Dieu est lui-même le lieu de ses propres œuvres ; ainsi l'homme est un pur instrument de Dieu pour ses œuvres du fait que Dieu agit en lui-même. Ici, dans cette pauvreté l'homme retrouve l'être éternel qu'il a été, qu'il est maintenant et qu'il demeurera à jamais.

Il y a une parole de Saint-Paul qui dit : « Tout ce que je suis, je le suis par la grâce de Dieu » (1 Co 15, 10). Or, étant donné que mon discours semble se situer au-dessus de la grâce, et au-dessus de l'être, et au-dessus de la connaissance et de la volonté et du désir, comment la parole de Saint Paul peut-elle être vraie ? La réponse à cette question est : La parole de Saint Paul est vraie. Il était nécessaire que la grâce de Dieu soit en lui et fasse que ce qui en lui était « hasard » devienne « substance ». Une fois l'œuvre de la grâce accomplie, Paul demeurerait ce qu'il était.

Nous dirons que l'homme doit être si pauvre qu'il ne soit ni ait un lieu où Dieu puisse agir. Là où l'homme garde un tel lieu il subsiste une distinction. C'est pourquoi je prie Dieu de me libérer de Dieu ; car mon être essentiel est au-dessus de Dieu dans la mesure où nous saisissons Dieu comme étant l'origine des créatures. Car dans cet être de Dieu où Dieu est au-dessus de tout être et de toute distinction, j'étais moi-même, je me voulais moi-même et me connaissais moi-même comme voulant créer l'homme que je suis. C'est pourquoi je suis la cause de moi-même selon mon être qui est éternel, mais non pas selon mon devenir qui est temporel. C'est pourquoi je suis non-né et, selon le mode de ma non-naissance, je ne puis jamais mourir. Selon le mode de ma non-naissance, j'ai été de toute éternité, et suis maintenant et demeurerai éternellement. Ce que je suis selon ma naissance mourra et périra car c'est mortel ; c'est pourquoi cela se corrompra avec le temps.

Dans ma naissance (éternelle) toutes les choses naquirent, et j'étais la cause de moi-même et de toute chose ; et si j'avais voulu je ne serais pas et toutes les choses ne seraient pas ; mais si je n'étais pas, « Dieu » ne serait pas non plus : que Dieu est « Dieu » c'est moi qui en suis la cause ; si je n'étais pas, Dieu ne serait pas « Dieu ». Il n'est pas nécessaire de savoir cela.

Un grand maître dit que sa percée est plus noble que son écoulement, et cela est vrai. Lorsque j'écoulais de Dieu toutes les choses dirent : Dieu est. Mais cela ne peut pas me rendre heureux car par là je me reconnais comme créature. Mais dans la percée où je suis libéré de ma propre volonté et de la volonté de Dieu et de toutes ses œuvres et de Dieu lui-même, je suis au-dessus de toutes les créatures et ne suis ni « Dieu » ni créature ; mais je suis ce que j'étais et que je demeurerai maintenant et à jamais. Là je reçois une impulsion qui doit me porter au-dessus de tous les anges. Dans cette impulsion je reçois une telle richesse que Dieu ne saurait me suffire avec tout ce qu'il est en tant que « Dieu » et avec toutes ses œuvres divines ; car avec cette percée il m'échoit que Dieu et moi sommes Un. Là je suis ce que j'étais, là je ne diminue ni n'augmente, car là je suis une cause immobile qui meut toutes choses. Là Dieu ne trouve plus de lieu dans l'homme, car avec *cette* pauvreté l'homme acquiert ce qu'il a été de toute éternité et ce qu'il demeurera à tout jamais. Là Dieu est un avec l'esprit et c'est là la pauvreté la plus authentique que l'on puisse trouver. Que celui qui ne comprend pas ce discours ne s'en afflige pas dans son cœur. Car tant que l'homme ne ressemble pas à cette vérité, il ne comprendra pas ce discours. Car c'est une vérité sans voiles venue directement du cœur de Dieu. Que Dieu nous aide à vivre de façon à l'éprouver éternellement. Amen.



BIBLIOGRAPHIE

V.-R. DHIRAVAMSA. — *La voie du non-attachement* : pratique de la méditation profonde. - Ed. Dangles, 1979.

Voici un livre où l'essentiel de la Doctrine - de Bouddha, on se le demande, ne serait-ce pas plutôt les enseignements de Krishnamurti qui l'inspirent ? - est clairement, nettement exposé en quelque trente brefs chapitres, développant judicieusement les grands thèmes de l'expérience libératrice vécue. De l'auteur, nous ne savons presque rien en France, sinon que c'est son premier livre traduit dans notre langue, qu'il est d'origine thaïlandaise, moine bouddhiste (?), se partageant actuellement entre les Etats-Unis et l'Angleterre où il enseigne la méditation.

Enseigner la méditation ? L'auteur précise : « La mission de l'instructeur est d'inspirer la quête à ses adeptes et de les encourager à trouver la vérité par eux-mêmes (p. 16). Aussi n'est-ce pas une technique de méditation ⁽¹⁾ qui est décrite ici, mais il est montré que c'est l'attention (lucidité et vigilance ; absence d'effort, de choix) qui appauvrit progressivement le moi et libère les potentialités illimitées de l'individu. Dans le Bouddhisme, il s'agit de la méditation Vipassana = « la méditation juste, c'est observer toutes choses se présentant dans le champ de la conscience avec soin et immédiatement, grâce à l'attention soutenue et la totale réceptivité » (p. 93). A condition que soit réalisée cette vision dans laquelle « il n'y a ni entité qui voit, ni objet vu » (p. 50) progresse une nouvelle compréhension « la compréhension » qui nous libère (p. 88). Sans dualisme en fait, nous sommes « libres du connu » (p. 62) et nous renaissions en mourant au passé, « à toute accumulation et à tout besoin d'accumuler » (p. 27). La liberté se réalise ainsi d'instant en instant. Nous pouvons la perdre... Mais l'attention nous la rend toujours par la connaissance intégrale de soi.

Ainsi, la méditation nous fait goûter au « trésor » de la vie. Elle devient un « mode de vie » (cf. Vimala Thakar) et, par la révolution qu'elle entraîne en chaque individu, permet d'espérer une transformation radicale du monde. « Pour changer le monde, il convient d'abord de nous changer nous-mêmes » (p. 150). « Quand l'individu change en profondeur, la société se réforme d'elle-même... » (p. 172). Paroles de sagesse, que la modernité, frénétiquement égotique, avait voulu oublier.

Ce manuel de sagesse nous convie donc à l'expérience suprême où s'évanouirait le problème de l'homme, « le problème central de la vie » grâce à la « vue juste » qui nous ouvrira à l'Inconditionné.

(1) - Les techniques de méditation sont abordées par un grand spécialiste du Bouddhisme, Ch. Humphreys, dans un livre publié également par les Ed. Dangles en 1979. « *Méditation et concentration* ». Dans la perspective du Bouddhisme japonais, et particulièrement du Soto-Zen, on peut consulter Taïsen Deshimaru : « La pratique de la concentration », Ed. Retz, 1979. Enfin, dans un livre très riche, M. de Smedt présente « 50 techniques de méditation », Ed. Retz, 1979, qui évoquent la tradition juive, chrétienne, islamique, les yogas, le Bouddhisme, le Taoïsme, en des exposés où l'intelligence fondamentale du problème (méditation = libération) n'est jamais perdue.

R. O.

Extravagant ? Subversif ? La « révolution cosmique » annoncée par T. Leary a déjà été déclenchée par les premiers voyages extra-terrestres : d'après T. Leary, ces sorties hors de notre milieu naturel auront plus de conséquences que la découverte de l'Amérique... Elles provoqueront des mutations physiologiques, déclenchant de nouveaux circuits neuraux, qui donneront naissance à une nouvelle forme d'intelligence humaine.

T. Leary dresse un tableau, comprenant 12 stades terrestres et 12 extra-terrestres, de cette évolution probable de l'homme dépassant les limites de l'individualisme « larvaire » pour atteindre progressivement un état de « contelligence » cosmique où toutes les cellules vivantes sauront immédiatement communiquer entre elles, sans intermédiaire. (Stade 24 de la fusion métabiologique). On est frappé, à la lecture de ce livre, par l'extraordinaire justesse du « diagnostic » porté sur l'humanité larvaire, et notamment sur son état actuel : son vague hédonisme, son laxisme et sa propension à céder à l'instauration de dictatures de droite ou de gauche... C'est bien la « condition humaine » que les Maîtres de la Tradition nous proposent de transformer par la « conversion spirituelle ». Mais, alors que cette métamorphose s'opère par l'héroïque Métanoïa qui exige du « candidat-disciple » d'exceptionnelles qualités de courage, d'intelligence, de sincérité et de force - que le Bouddha exigeait de ses disciples - les métamorphoses qu'annonce T. Leary sont déterminées par des phénomènes naturels, objectifs, en quelque sorte *automatiques* et engendrés par le temps ! La conscience de l'homme serait ainsi modifiée par la vie en apesanteur, dans les astronefs ! D'ailleurs, T. Leary n'hésite pas à dénoncer les tentatives des pseudo-écoles traditionnalistes (la macrobiotique par exemple) qui veulent « récupérer » l'âme provisoirement vide des jeunes générations désemparées d'Occident ! (1).

Ceci appelle critique. Il est en effet curieux de constater que cette humanité larvaire ait su déclencher le mouvement scientifique qui l'emportera hors d'elle-même, à son insu. Et comment, au nom de quoi, être assuré que les étapes futures de notre évolution se dérouleront comme prévu (par qui ?). Shri Aurobindo et Mère, jusqu'à sa mort, nous ont instruits sur l'évolution nécessaire de l'humanité mais en précisant toujours que la liberté de l'homme, la marque spirituelle de son essence extra-terrestre précisément, devrait choisir (*élire ?*) les conditions favorables à cette évolution, et que nul destin ne nous y pousserait. Si le malheur des hommes d'aujourd'hui n'est pas une imparable fatalité, leur bonheur de demain, cette espérance des « purs » ne l'est pas non plus !

Cette erreur est significative de la démarche scientiste qui voit toujours dans la connaissance prétendument objective, et ses réalisations sociologiques, un facteur déterminant de progrès moral et spirituel. Or, les techniques qui naissent aujourd'hui des progrès de la biologie et de l'informatique pourraient tout aussi bien nous promettre un monde pareil à celui qu'avait imaginé Huxley : « Le meilleur des mondes » ! Le « supplément d'âme » réclamé par Bergson est-il programmé ? Leary reconnaît tout aussi bien que non : l'ADN qui nous secrète ne sait pas tout...

Il est possible que connaissance scientifique et intuition gnostique convergent, à un certain point ⁽²⁾... Mais l'avenir nous dira si la « révolution einsteinienne » produira d'elle-même l'homme nouveau que ni la « révolution copernicienne », ni la « révolution newtonienne » n'ont enfanté. L'injonction du « Connais-toi toi-même », répétée aux cosmonautes comme jadis aux citoyens athéniens, est plus actuelle que jamais : trouver la relation juste unifiant « je suis » en « ce-qui-est ».

R. O.

(1) - Mais Léary a-t-il approfondi A. Watts, ou même Suzuki, grandes « célébrités américaines » hélas disparues ?

(2) - A ce sujet, on lira les travaux de Raymond Ruyer et de R. Linssen sur la question de la « nouvelle gnose ». Le sujet n'est pas futile.

DOUGLAS E. HARDING. — *Vivre sans tête*. - Le Courrier du Livre, 1978.

VOIR n'est pas lire. Ce n'est pas en parler. C'est regarder, être en contact immédiatement. L'attention seule compte. L'attention dirige vers celui qui regarde, l'endroit d'où l'on regarde. Le point zéro, voilà ce qu'il nous faut réaliser. C'est en le faisant que l'on goûte la chose. Le livre « VIVRE SANS TÊTE » n'existe que pour cela, pas pour être lu. Mettre les exercices en pratique, tous, et encore et encore, c'est vivre sans tête. Voir d'abord. Avant tout. En même temps réaliser l'importance et la beauté de la chose. « Etre rien » ne passe pas par la pensée. « Etre rien » se respire par tous les pores de la peau. Cela se VIT. Quoi qu'il se passe dans nos existences, le principe sous-jacent, sous-tendant l'ensemble est le vide même dans lequel tout apparaît. Mettre en pratique « Vivre sans tête », c'est devenir conscient de ce que l'on n'a jamais cessé d'être, SOI. Pas les idées, les concepts et autres images que l'on traîne depuis l'enfance ou depuis des siècles. Non, l'immédiate et simple vérité qui se trouve *physiquement* à zéro centimètre de soi, à vingt centimètres de cette feuille de papier, dans la direction de celui qui regarde. La science nous montre comment nous disparaissions à nos apparences; au fur et à mesure que son investigation s'approche de l'objet à identifier. A deux mètres je ressemble à un être humain, à cent mille kilomètres, à une planète, à un centième de millimètre, à une cellule, etc., sans avoir à bouger d'un poil de l'endroit où je me trouve. L'expérimentation va du plus loin au plus près. Qu'y a-t-il au point zéro ? Peut-on observer, voire par soi-même ce qui se trouve à l'endroit où nous sommes, sans passer par la pensée, le savoir, l'imagination ? Peut-on tout simplement regarder le point zéro, porter son attention vers celui qui regarde ? Voilà ce qu'est « Vivre sans tête ». Cela se fait dans l'autobus, en promenade, dans la piscine, ou contemplant la nuit étoilée. Cela se fait quand on le veut, où que l'on soit. Cela ne passe par aucun des cheminements habituels. « Vivre sans tête » est : faire. Faire tout de suite car il n'est pas d'autres moments. Goûte-t-on du caviar, demain, ou respire-t-on une rose, hier ? Peut-on boire une gorgée il y a cinq minutes, et entendre du Chopin hors du moment où on l'écoute ? Dit-on « Je goûte cette confiture de groseille » ou « Je goûte ma langue » ? Dit-on

« Je sens ce jasmin » ou « Je sens mon nez » ? Est-ce du « Berlioz » ou avous-nous les « oreilles qui titillent » ? Seule l'expérience directe, la première personne vide de langue, d'oreilles, d'yeux, de tout savoir, libère. A condition de la rencontrer et de rester AVEC. Nous le faisons tout le temps, mais sans en avoir conscience. D'où ce livre. Prenons conscience de ce que nous sommes, sans attributs, sans formes, sans données, et nous vivons dans cette absence, capacité pour l'ensemble. Fixez bien l'endroit d'où vous regardez ces Cahiers, observez-le sans préjugés ni projections. Regardez-le à fond. Que voyez-vous ? Soyez honnête. Que voyez-vous ? POUVEZ-VOUS VOUS Y ÉTABLIR ? « Vivre sans tête » est une réalité qui n'appartient à personne, mythe, chose ou être humain. Elle n'appartient pas car elle n'est rien. Elle EST, c'est tout. Ne lisez pas ce livre, vivez-le. Regardez-vous bien une fois pour toute, et vivez. Cela ne passe ni par l'intellect ni par le raisonnement. Cela n'appartient pas au royaume du commun. Cela ne peut être mis sous cloche. Cela ne s'évalue pas, ne s'acquiert pas, n'appartient à aucune règle. C'est. C'est tout, et n'a rien à voir avec rien. « Vivez sans tête ». Voyez qu'il n'y a jamais eu de tête, sauf chez les autres. Soyez honnête avec votre regard, avec vos sens. Ils sont la porte ouverte de ce qui n'appartient à rien et qui ne peut se définir. Ils sont la porte de l'immédiat. En cela il n'y a pas de choix, pas de prise de conscience, pas d'arrêt, pas de début et pas de fin. En cela vous êtes, sans. SANS, voilà le mot juste. « SANS » ne s'explique pas. Cela se vit.



Initiation à la grammaire copte

Nous commençons ici un cours de grammaire copte. Nous réduirons au minimum les explications théoriques, pour ne rebuter personne. Un cours de grammaire pour débutants se doit d'être simple et précis. Il doit surtout comporter beaucoup d'exemples. Tous les exemples seront tirés de l'Évangile selon Thomas. Il faudrait que l'étudiant prenne goût à rechercher dans ce livre chacun des exemples qui seront cités ici. Pour lui faciliter la tâche, je me vois obligé de lui suggérer un petit travail. Le voici : de la page 268 à la page 405, faire mieux ressortir les numéros des logia. Ainsi, au haut de la page 268, à gauche, il faudrait écrire en grand : **1**. Au haut de la page 269, à droite, il faudrait écrire en grand : **2**, suivi d'un **7** un peu plus petit. Au haut de la page 270, à gauche, écrire en grand : **2**, suivi d'un **8** un peu plus petit. Au haut de la page 271, à droite, écrire en grand : **3**, suivi d'un **11** un peu plus petit. Et ainsi de suite jusqu'à la fin.

*
**

PREMIER COURS

LES PRONOMS PERSONNELS

Il s'agira de connaître en copte l'équivalent des mots français suivants :

— je, moi, me	— nous, à nous
— tu, toi, à toi, te	— vous, à vous
— il, lui, à lui, le	— ils, eux, à eux, leur, les
— elle, lui, à elle, la	— elles, à elles, leur, les

Nous remarquons qu'en français le pronom personnel s'écrit de plusieurs façons, selon la fonction qu'il occupe dans la phrase, et selon qu'il précède ou suit le verbe. Il en va un peu de même pour le pronom personnel en copte. De plus, il varie suivant le temps du verbe.

1) - Première personne du singulier

A/ Forme pleine

a) - Cas sujet : **ANOK**

exemple : 13.12 **anok** pèksah **moi**, ton maître

b) - Cas complément : **εΡΟΕΙ** ou **ΜΜΟΕΙ**

exemples : 82.2 pèt'hén **éroy** celui qui est près de **moi**
82.3 pètwéw **èmmoÿ** celui qui est loin de **moi**

B/ Préfixe

a) † pour le présent et †na pour le futur

exemples : 77.6 t̄ȳemmaw je (suis) là
30.5 t̄ichoop Je suis - 43.3 t̄itchô je dis
64.33 tinach je pourrai

b) †I pour le présent second, et †I pour le passé

exemples : 62.2 éȳtchô je dis
28.4 aȳhè j'ai découvert

C/ Suffixe

a) - T après une consonne

exemple : 13.2 t̄entôt comparez-moi

b) †I après une voyelle

exemples : 55.6 †éfo ènaksyoss n̄aȳ étant digne de moi
90.2 charoy vers moi

2) - Deuxième personne du singulier

A/ Forme pleine

Cas sujet : N̄TAK ou N̄TK

exemples : 43.2 èntak nimm tu (es) qui ?
91.2 èntk nimm tu (es) qui ?

b) - Cas complément : †POK ou M̄MOK

exemple : 5.3 pèt'hép èrok ce qui est caché à toi

B/ Préfixe

a) - K ou †K pour le présent

exemples : 6.2 kwôch tu veux
26.3 knaw tu vois
13.5 èkinè tu ressembles (présent second)
43.2 èktchô tu dis (présent second)

b) KNA pour le futur

exemple : 26.7 knanaw tu verras

c) †K pour le passé

exemples : 13.13 aksô tu as bu
61.8 akwôm tu as mangé

C/ Suffixe K

exemples : 107.10 tiwôchk je te veux
5.3 fnakôlp èbol nak il se dévoilera à toi
79.2 ènt'hé èntahfi harok le ventre qui a
[porté toi

3) - Troisième personne du singulier

A/ Forme pleine

a) - cas sujet :

— masculin : $\bar{N}TO\bar{y}$

exemple : 89.5 èntof onn lui aussi

— féminin : $\bar{N}TOC$

b) - cas complément :

— masculin : $\bar{E}PO\bar{y}$ ou $\bar{M}MO\bar{y}$

exemples : 10.3 tÿarèh èrof je garde lui
25.3 èritèri èmmof garde-le

— féminin : $\bar{E}POC$ ou $\bar{M}MOC$

exemple : 11.3 tètèntpè èmmoss
littéralement : celle qui est au dessus d'elle

B/ Préfixe

a) - masculin

— \bar{y} ou $\bar{E}y$ pour le présent

exemples : 102.5 fwôm il mange
102.6 fkô il laisse
60.2 èffi il porte (présent second)
60.3 èfbék il va (présent second)

— $\bar{y}Na$ pour le futur

exemples : 101.6 fnach il pourra
4.5 fnaônh il vivra
111.5 fnanaw il verra

— $\bar{a}y$ pour le passé

exemples : 9.13 afti il donna
13.17 aftchô il a dit

féminin

— \bar{C} ou $\bar{E}C$ pour le présent

exemples : 3.7 sèmpètènhoun
littéralement : elle dans votre intérieur
62.6 èsr elle fait (présent second)
109.2 èstèntôn (présent second)
littéralement : elle est comparable

— $\bar{C}Na$ ou $\bar{E}CNa$ pour le futur

exemples : 114.10 snabôk elle ira
114.7 èsnachòpè elle sera (futur second)

— $\bar{a}C$ pour le passé

exemples : 96.3 astchi elle prit
101.8 asti elle a donné

C/ Suffixe

a) - masculin γ

exemples : 64.2 n \bar{e} w \bar{e} ntaf
littéralement : il était à lui = il avait
41.3 s \bar{e} nati naf ils donneront à lui
38.5 \bar{e} ntoot \bar{e} f
littéralement : de la main de lui
100.7 mat \bar{e} n naïf donnez-moi-le

Remarque : dans l'expression p \bar{e} tchaf, il a dit (littéralement : dit-a-il), le pronom personnel est sujet, bien qu'il soit suffixe.

b) - féminin : C

exemple : 114.6 \bar{e} inaass \bar{e} nhowt
littéralement : je ferai elle mâle

4) - Première personne du pluriel

A/ Forme pleine

a) - Cas sujet : $\bar{\lambda}$ NON

exemple : 50.13 anonn n \bar{e} tch \bar{e} r \bar{e} nous (sommes) ses
[enfants]

b) - Cas complément : \bar{e} PON

exemple : 20.2 tchooss \bar{e} ronn dis-nous

B/ Préfixe

a) $\bar{T}N$ ou $\bar{e}N$ pour le présent

exemples : 12.2 t \bar{e} nsown nous connaissons
22.6 \bar{e} no nous sommes (présent second)

b) $\bar{T}N\bar{\lambda}$ ou $\bar{e}N\bar{\lambda}$ pour le futur

exemples : 22.7 t \bar{e} nnab \bar{o} k nous irons
6.4 \bar{e} nati nous donnerons (futur second)

C/ Suffixe: N

exemples : 12.2 \bar{e} ntoot \bar{e} n
littéralement de la main de nous
12.3 \bar{e} tch \bar{o} n sur nous

5) - Deuxième personne du pluriel

A/ Forme pleine

a) - Cas sujet : $\bar{N}T\omega T\bar{N}$

exemples : 50.11 èntôtèn pè vous c'(est)
51.8 alla èntôtèn mais vous

b) - Cas complément : $\bar{M}M\omega T\bar{N}$ ou $\epsilon\rho\omega T\bar{N}$ ou $THYT\bar{N}$

exemples : 14.5 sènaèrkatakrinè èmmôtèn
littéralement : ils condamneront vous
3.4 naèr chorp èrôtèn (ils) devanceront
[vous
3.2 nètsòk hét téwtèn
littéralement : ceux qui attirent cœur vous

B/ Préfixe

a) $T\epsilon T\bar{N}$ ou $\epsilon T\epsilon T\bar{N}$ pour le présent

exemples : 3.14 tètènchoop vous êtes
91.8 tètènsown vous connaissez
59.3 hós ètètènonnh tant que vous êtes
[vivants (présent second)

b) $T\epsilon TN\lambda$ ou $\epsilon T\epsilon TN\lambda$ pour le futur

exemples : 14.3 tètèntatchpo vous engendrez
92.2 tètèntakinè vous trouverez
12.6 ètètèntabòk vous irez (futur second)
22.13 ètètèntaìrè vous ferez (futur second)

c) $\lambda T\epsilon TN$ pour le passé

exemple : 11.11 atètèntirè vous fîtes

C/ Suffixe : $T\bar{N}$

exemples : 90.2 amèitèn (venez) (littéralement : venir
[vous !]
3.2 nétèn à vous
38.4 mètètèn il n'y a pas pour vous

6) - Troisième personne du pluriel

A/ Forme pleine

a) - Cas sujet : $\bar{N}T\omega\omega Y$ (masculin et féminin)

exemple : 99.6 èntow pè eux ce (sont)

b) - Cas complément · έρσοϋ ou ἄμοοϋ (masculin et féminin)

exemples : 92.4 atètèntchnwi èrow
littéralement : vous avez interrogé moi (sur)
[elles
38.3 ètitcho èmmow je dis eux (= les mots)

B/ Préfixe

a) CE ou ECE pour le présent

exemples : 28.8 sènaw ils voient
19.8 ècèkimm ils bougent

b) CENA pour le futur

exemple : 23.4 sènaôhè ils se tiendront

c) AY pour le passé

exemples : 9.5 awi ils vinrent
9.6 awhè elles tombèrent

d) EY pour le présent second

exemples : 23.4 èwo ils sont
102.3 èwinè ils ressemblent

C/ Suffixe : οϋ

exemple : 9.5 awkatfou ils les picorèrent

POÉSIES

Au commencement
je suis
Je danse
sans fin
sur le rivage
de l'infini
Avant la nuit
des temps
je fus
Avant la
nuit
des temps
je suis
Tourbillonnement
les mondes
en poussière
d'étoiles
Eclatent en
gerbes
de lumière
En vagues
de feu
d'Or vivant
Et danse
la vie
nue...
palpité le
cœur
des mondes
Eclate
la lumière
en milliard
d'étoiles
Je suis

et
nulle part
ne me trouve
perdue
à jamais
à jamais
trouvée
ô ESSENCE
ô CŒUR
de
VIE !
et palpité
l'extase
et déferle
l'extase
et se bercent
les mondes
dans l'infinie
Béatitude
Engloutie la
finitude
engloutie
la naissance
et s'enroulent
et se
déroulent
les vents
de la
Vie
Scintillement
de
l'ÊTRE
à jamais
je suis.

Andrée

LA SOURCE

Tout est infirme
pour le dire
pourtant il faut que je le dise
toujours mes yeux s'égarer
dans les images sans nombre
mais toujours ton visage m'enveloppe
et ne s'efface
que pour laisser à la place
la source du pays sans nom
d'où tout part
et où tout revient
tu es la source
d'avant l'image
ô merveille
Je suis l'image de la source
et la source de l'image
ô merveille de merveille

E. G.